

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XXXI N.-D. DE LEVIS—JUILLET 1925

No 7

LES MARTYRS JESUITES CANADIENS

Michelet, le scrupuleux Michelet, a dit des Jésuites canadiens :

“Les Jésuites, rois du Canada, maîtres absolus des gouverneurs, avaient là de grands biens, une vie large, épicurienne (jusqu'à garder de la glace pour rafraîchir leur vin l'été). Ce très agréable séjour était commode à l'Ordre, qui y envoyait d'Europe ce qui l'embarrassait, parfois de saints idiots, parfois des membres compromis, qui avaient fait quelque glissade. Ils n'aimaient pas qu'on vit de près les établissements lointains qu'ils avaient au cœur du pays, qu'on vint se mettre entre eux et les troupeaux humains dont ils disposaient à leur gré, etc.”

“Les fameuses *Relations* des Jésuites (1611-1672), lettres qu'ils envoyaient du Canada presque de mois en mois (sic) avaient été un demi-siècle l'édifiant journal de l'Europe.... Tout cela très habile et fort bien combiné pour émouvoir les femmes, pour attirer leurs dons, pour les faire travailler à la cour et partout dans l'intérêt des Pères... Les *Relations* n'ont garde d'expliquer ce que c'était que leurs martyrs. Ils ne l'étaient pas pour la foi, c'étaient des martyrs politiques....” (1)

Les historiens protestants ont eu beaucoup de respect pour les Jésuites canadiens torturés par les Iroquois. Quel-

(1) *Histoire de France au XVIIIe siècle*, p. 185.

ques-uns ne les considèrent pas comme des martyrs de la foi, mais, au moins, ils leur donnent l'auréole d'avoir versé leur sang pour la France. Michelet, catholique de naissance, s'est montré mauvais Français et plutôt pamphlétaire qu'historien dans les pages qu'il a consacrées à la Nouvelle-France.

Le 21 juin dernier, Sa Sainteté Pie XI a proclamé bienheureux les Pères de Brébeuf, Jogues, Lalemant, Garnier, Chabanel, Daniel, le novice René Goupil et le *donné* Lalonde, tous de la Compagnie de Jésus.

Il y a déjà bon nombre d'années que les pages injustes et fausses de Michelet sur les missions de la Nouvelle-France sont reléguées au fond des bibliothèques. Le jugement de Pie XI sur les martyrs jésuites canadiens traversera les siècles et fera connaître ces héros de la croix et de la France dans le monde entier.

Les pages qui suivent ont été prises aux meilleures sources et vulgariseront, nous l'espérons, l'histoire de nos martyrs jésuites canadiens.

P.-G. R.

GLOIRE DU CANADA ET GLOIRE DE LA FRANCE

Le berceau du Canada a été sanctifié par le martyre de ses premiers apôtres, mis à mort au milieu d'indicibles supplices par les Iroquois. Cette année même, huit d'entre eux, Jésuites, vont être béatifiés, et ce seront de grandes fêtes au pays qu'ils ont arrosé de leur sang. Si j'ai l'honneur de les louer, ce sera la gloire du Canada et celle de la France que j'aurai à célébrer.

Et pour cela, je ne serai pas obligé d'écorcher l'anglais : je parlerai et l'on me parlera français, qui est la langue des Franco-Canadiens, surtout dans l'immense province de Québec. J'entendrai bien quelques formules désuètes et quelques tournures archaïques ; mais elles sont loin d'être des corruptions authentiquement importées de France par les colons normands, picards, bretons, manceaux, poitevins et saintongeais du XVII^e et du XVIII^e siècle. Elles ont leur saveur et leur couleur pittoresque ; elles fleurent le bon parler français du temps jadis (Chanoine S. Coubé, *l'Idéal*, février 1924).

MARTYRE DES PERES JEAN DE BRÉBEUF ET GABRIEL LALEMANT

Le Père Jean de Brébeuf naquit à Condé-sur-Vire, le 25 mars 1593. A vingt-quatre ans, il entra au noviciat des Jésuites de Rouen. A la fin de son noviciat, il enseigna une classe de grammaire au collège de Rouen. Il reçut la prêtrise en 1623. En 1625, il poussa jusqu'au mieux les bons desirs de zèle qu'il nourrissait au collège et partit avec les deux jésuites Charles Lalemant et Ennemond Massé, pour la mission qui s'ouvrait en Nouvelle-France. Il était bien préparé pour la dure vie de missionnaire au milieu des Sauvages. Au physique c'était un hercule, au moral c'était un vaillant qu'on a surnommé le lion des missions huronnes.

La première année, il missionna chez les Montagnais des rives du Saint-Laurent. En 1626, il résolut de partir en canot pour la Huronie des Grands Lacs, aujourd'hui la péninsule de la Baie Georgienne. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint son admission dans un des canots en partance. On le trouvait lourd et l'on craignait qu'il ne pût payer au prorata de son poids. Dans cette lointaine région il vécut seul jusqu'à la prise de Québec par les Kirke, en 1629. Il dut repasser en France à cette date, mais revint au Canada en 1632, avec la prévision surnaturellement joyeuse du martyre. Avant son départ de France, il avait signé de son sang un vœu qui le liait aux missions canadiennes jusqu'au dernier sacrifice. Il refit donc en canot les six cents milles qui séparaient Montréal de la Huronie, et réussit à baptiser un bon nombre de païens. Avec ses compagnons de travail, il gagnait du terrain tous les jours et l'on sait par les *Relations* que de la résidence fortifiée du Fort Sainte-Marie les missionnaires rayonnaient partout pour une grande moisson de conversions. Mais les Iroquois méditaient la ruine des trop confiants Hurons. Après plusieurs incursions qui leur réussirent, les Iroquois attaquèrent, en mars 1649, la bourgade Saint-Ignace, massacrèrent ses habitants, et firent prisonniers Brébeuf et Lalemant que les Hurons fugitifs avaient suppliés de s'enfuir. Le suprême sacrifice que le héros avait prévu approchait (R. P. Frédéric Langevin, *Messenger Canadien*, vol. XXXIV, p. 250).

Le Père Gabriel Lalemant naquit à Paris le 10 octobre 1610. Son père mourut assez jeune laissant la mère chargée de six enfants. Bruno, l'aîné des garçons, entra chez les Chartreux, le cadet devint maître des requêtes ; les trois soeurs se firent religieuses. Anne du Saint-Sacrement, l'aînée des trois, qui devint prieure du Carmel de Paris, aimait particulièrement le Père Gabriel, le plus jeune de la famille. C'est avec elle qu'il correspondait ordinairement. On a conservé quelques-unes de ses lettres à cette soeur. Après la mort du Père Gabriel, sa mère se consacra à Dieu et mourut religieuse récollette.

Gabriel entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Paris, le 24 mars 1630, après avoir fait deux ans de rhétorique et trois ans de philosophie. Au sortir du noviciat, il professa à Moulins la quatrième (1632-1633), la troisième (1633-1634), et la seconde (1634-1635), puis il fit quatre ans de théologie (1635-1639), à Bourges, où il fut en même temps employé, en qualité de *praefectum morum*, au pensionnat. Après sa théologie, la faiblesse de sa santé obligea ses supérieurs de l'envoyer passer quelque temps au collège royal de La Flèche, où il surveilla les pensionnaires. De là, il alla professer la philosophie à Moulins (1641-1644), et enfin il devint préfet du collège de Bourges (1644-1646). Le 13 juin 1646, il s'embarqua à la Rochelle pour le Canada avec les Pères Claude Quentin, procureur de la mission, Adrien Daran, et Amable du Frétat, et le Frère coadjuteur, Pierre Masson. A Québec, il trouva, pour supérieur de la mission, le Père Jérôme Lalemant, son oncle, qui l'employa près de deux ans à divers ministères apostoliques, à Québec, à Sillery et aux Trois-Rivières. Le 6 août 1648, il arriva à Sainte-Marie des Hurons, et fut donné comme compagnon au Père de Brébeuf. En six mois, il fit tant de progrès dans la langue huronne, dit le Père Ragueneau, que nous ne doutions pas que Dieu voulût se servir de lui en ce pays pour l'avancement de sa gloire (*Relation* de 1649, p. 17). La Providence en décida autrement (Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, tome second, p. 85) (1).

(1) Consulter sur le martyre du Père Gabriel Lalemant : *Relation* de 1649, chapitre IV ; *Breve relatione*, chapitre V, p. 111 ; Marie de l'Incarnation, lettres d'octobre 1649 ; Gabat, *Narratio historica* ; Creuxius, p.

Le Père Jean de Brébeuf et le Père Gabriel Lallemant partirent de notre cabane pour aller à un petit bourg nommé St-Ignace, éloigné de notre cabane, environ un petit quart de lieue, pour instruire les sauvages et les nouveaux chrétiens de ce bourg. Ce fut le 16ème jour de mars au matin que nous aperçûmes un grand feu, au lieu où étaient allés ces deux bons Pères ; ce feu nous mit fort en peine, nous ne savions si c'était des ennemis ou bien que le feu aurait pris à quelque cabane de ce village. Le rd Père Paul Ragueneau, notre supérieur, prit aussitôt la résolution d'envoyer quelqu'un pour savoir ce que ce pourrait être. Mais nous n'eûmes pas plutôt pris le dessein d'y aller voir que nous aperçûmes plusieurs sauvages dans le chemin qui venaient droit à nous. Nous pensions tous que ce fût des Iroquois qui nous venaient attaquer, mais les ayant considérés de plus près, nous aperçûmes que c'étaient des Hurons qui s'enfuyaient de la mêlée et qui s'étaient échappés du combat. Ces pauvres sauvages nous faisaient grand pitié, ils étaient tous blessés. L'un avait la tête cassée, l'autre le bras rompu, l'autre une flèche dans l'oeil, l'autre avait la main coupée d'un coup de hache. Enfin la journée se passa à recevoir dans notre cabane tous ces pauvres blessés, et à regarder par compassion, le feu et le lieu où étaient ces deux bons Pères. Nous voyions le feu et les barbares, mais nous ne pûmes voir aucun des deux Pères.

Voici ce que nous dirent ces sauvages de la prise du bourg de St-Ignace et des Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant :

Les Iroquois sont venus au nombre d'environ douze cents hommes, ont pris notre village, ont pris le Père Brébeuf et son compagnon, ont mis le feu par toutes les cabanes. Ils vont décharger leur rage sur ces deux Pères, car ils les ont pris tous deux et les ont dépouillés tous nus et attachés chacun à un poteau. Ils ont les deux mains liées ensemble.

538 ; Tanner, *Societas militans*, p. 534 ; P.-J. Ponceet, lettre à la mère Anne du Saint-Sacrement, *Chroniques de l'Ordre des Carmélites ; Vie du Père de Brébeuf*, par le Père Martin ; *Au pays des Hurons*, par le Père Rouvier ; *Histoire de la Nouvelle-France*, par le Père de Charlevoix ; *Archives du Canada*, 1884, p. LXX ; George Bancroft, tome IV, chapitre XX, pp. 783-797 ; Parkman, *The Jesuits in North America*, chapitre XVI ; *Chroniques de l'Ordre des Carmélites*, tome IV.

Ils leur ont arraché les ongles des doigts, ils leur ont déchargé une grêle de coups de bâton sur les épaules, sur les reins, sur le ventre, sur les jambes et sur le visage n'y ayant aucune partie de leur corps qui n'ait enduré ce tourment. Ils nous dirent encore : quoique le Père de Brébeuf fût accablé sous la pesanteur de ces coups de bâton, il ne laissait pas de toujours parler de Dieu et d'encourager tous les nouveaux chrétiens qui étaient captifs comme lui, de bien souffrir, afin de bien mourir pour aller de compagnie avec lui dans le Paradis. Pendant que ce bon Père encourageait ainsi ces bonnes gens, un misérable huron renégat, qui demeurait captif avec les Iroquois, que le Père de Brébeuf avait autrefois instruit et baptisé, l'entendant parler du Paradis et du saint baptême fut irrité et lui dit : "Echon, (c'est le nom du Père de Brébeuf en huron), tu dis que le baptême et les souffrances de cette vie mènent droit en Paradis, tu iras bientôt, car je te vais baptiser et te bien faire souffrir, afin d'aller au plus tôt dans ton Paradis." Le barbare ayant dit cela, prit un chaudron plein d'eau toute bouillante et le renversa sur son corps par trois diverses fois en dérision du saint baptême. Et à chaque fois qu'il le baptisait de la sorte, le barbare lui disait par railleries piquantes : "Va au Ciel, car te voilà bien baptisé." Après cela ils lui firent souffrir plusieurs autres tourments : le 1er fut de faire rougir des haches toutes rouges de feu et les appliquer sur les reins et sous les aisselles. Ils font un collier de ces haches toutes rouges de feu et le mettent au col de ce bon Père. Voici la façon que j'ai vu faire ce collier pour d'autres captifs : ils font rougir six haches, prennent une grosse hart de bois vert, passent les six haches par le gros bout de la hart, prennent les deux bouts ensemble et puis le mettent au col du patient. Je n'ai point vu de tourment qui m'ait plus ému à compassion que celui-là. Car, vous voyez un homme tout nu, lié à un poteau qui, ayant ce collier au col, ne serait (sc, sait) en quelle posture se mettre. Car s'il se penche sur le devant, celles de dessus les épaules pèsent davantage ; s'il se veut pencher en arrière, celles de son estomac lui font souffrir le même tourment ; s'il se tient tout droit sans pencher de côté ni d'autre, les haches ardentes de feu, appliquées également des deux côtés lui donnent un double supplice.

Après cela, ils lui mirent une ceinture d'écorce toute pleine de poix et de raisine et y mirent le feu qui grilla tout son corps. Pendant tous ces tourments, le Père de Brébeuf souffrait comme un rocher, insensible aux feux et aux flammes, qui étonnaient tous les bourreaux qui le tourmentaient. Son zèle était si grand qu'il prêchait toujours à ces infidèles pour tâcher de les convertir ; ses bourreaux, indignés contre lui de ce qu'il leur parlait toujours de Dieu et de leur conversion, pour l'empêcher d'en plus parler, ils lui coupèrent la langue et les lèvres d'en bas et d'en haut. Après cela, ils se mirent tous à lui décharner toute la chair des jambes, des cuisses et des bras jusqu'aux os, et la mettent rôtir devant lui pour la manger.

Pendant qu'ils le tourmentaient de la sorte, ces misérables se moquaient de lui, en lui disant : "Tu vois bien que nous te traitons d'ami puisque nous serons cause de ton bonheur éternel, remercie nous donc de ces bons offices que nous te rendons, car plus tu souffriras, plus ton Dieu t'en récompensera.

Ces bourreaux voyant que ce bon Père commençait à devenir faible, ils le firent asseoir contre terre, et l'un d'eux prenant un couteau, lui coupe la peau qui couvre le crâne de la tête, un autre de ces barbares, voyant que le bon Père allait bientôt mourir, lui fait une ouverture au-dessus de la poitrine et lui arrache le coeur, le fait rôtir et le mange. D'autres vinrent boire son sang tout chaud, qu'ils buvaient avec les deux mains, disant que le Père de Brébeuf avait été bien courageux à souffrir tant de mal, qu'ils lui avaient fait, et qu'en buvant son sang ils deviendraient courageux comme lui.

Voilà ce que nous avons appris du martyre et de la bienheureuse mort du Père Jean de Brébeuf par plusieurs chrétiens sauvages dignes de foi qui ont toujours été présents depuis que le bon Père fut pris jusqu'à la mort. Ces bons chrétiens étaient captifs des Iroquois et les menaient en leur pays pour les faire mourir, mais notre bon Dieu leur fit la grâce de se pouvoir sauver par les chemins et nous sont venus raconter tout ce que j'ai mis par écrit.

Le Père de Brébeuf fut pris le 16e jour de mars au matin avec le Père Lallemand en l'année 1649. Le Père de Bré-

beuf mourut le même jour de sa prise sur les 4 heures du soir. Ces barbares jetèrent le reste de son corps dans le feu, mais la graisse qui restait encore à son corps éteignit le feu et ne fut point consommé.

Je ne doute point que tout ce que je viens de raconter ne soit vrai et je le signerais de mon sang, puisque j'ai vu faire le même traitement aux captifs iroquois que les sauvages hurons avaient pris en guerre, à la réserve de l'eau bouillante que je n'ai point vu verser sur aucun.

Je m'en vais vous décrire au vrai ce que j'ai vu du martyre et de la bienheureuse mort du Père Jean de Brébeuf et du Père Gabriel Lallemant. Dès le lendemain matin que nous eûmes assurance du départ de l'ennemi, nous allâmes sur la place, chercher le reste de leur corps, au lieu où ils avaient été fait mourir. Nous les trouvâmes tous deux, mais un peu écartés l'un de l'autre ; on les rapporta à notre cabane, et on les exposa sur des écorces de bois où je les considérai à loisir plus de deux heures de temps, pour voir si ce que les sauvages nous avaient dit de leur martyre et de leur mort était vrai ; je considérai premièrement, le corps du Père de Brébeuf qui faisait pitié à voir, aussi bien que celui du Père Lallemant ; le Père de Brébeuf avait les jambes, les cuisses et les bras tous décharnés jusqu'aux os ; j'ai vu et touché quantité de grosses ampoules qu'il avait en plusieurs endroits de son corps, de l'eau bouillante que ces barbares lui avaient versée en dérision du saint baptême. J'ai vu et touché la plaie d'une ceinture d'écorce toute plaine de poix et de raisine qui grilla tout son corps. J'ai vu et touché les brûlures du collier des haches qu'on lui mit sur les épaules et sur l'estomac ; j'ai vu et touché ses deux lèvres qu'on lui avait coupées à cause qu'il parlait toujours de Dieu pendant qu'on le faisait souffrir.

J'ai vu et touché tous les endroits de son corps qui avait reçu plus de deux cents coups de bâton ; j'ai vu et touché le dessus de sa tête écorché ; j'ai vu et touché l'ouverture que ces barbares lui firent pour lui arracher le cœur.

Enfin, j'ai vu et touché toutes les plaies de son corps, comme les sauvages nous l'avaient dit et assuré. Nous ensevelîmes ces précieuses reliques le dimanche 21^e jour de mars 1649 avec bien de la consolation.

J'eus le bonheur de les porter en terre et de les inhumer avec celles du Père Gabriel Lallemant. Lorsque nous partîmes du pays des hurons, nous levâmes les deux corps de terre et nous les mîmes à bouillir dans de forte lessive. On gratta bien tous les os, et on me donna le soin de les faire sécher. Je les mettais tous les jours dans un petit four de terre que nous avions, après l'avoir un peu chauffé et étant en état de les serrer, on les enveloppa séparément dans de l'étoffe de soie, puis on les mit en deux petits coffres et nous les apportâmes à Québec où ils sont en grande vénération.

Ce n'est pas un docteur de Sorbonne qui a composé ceci vous le voyez bien ; c'est un reste d'Iroquois et une personne qui a vécu plus qu'il ne pensait,..... (Lettre de Christophe Regnault conservée aux Archives du Canada, à Ottawa, publiée dans le *Rapport sur les archives canadiennes* pour 1884, p. LXX).

* * *

Dès le lendemain matin que nous eûmes assurance du départ de l'ennemi, ayant eu avant cela des nouvelles certaines, par quelques captifs échappés, de la mort du Père Jean de Brébeuf et du Père Gabriel Lallemant, nous envoyâmes un de nos Pères et sept autres Français, chercher leurs corps au lieu de leur supplice. Ils y trouvèrent un spectacle d'horreur, les restes de la cruauté même, ou plutôt les restes de l'amour de Dieu qui seul triomphe dans la mort des martyrs.

Je les appellerais volontiers, s'il m'était permis, de ce nom glorieux, non pas seulement à cause que volontairement, pour l'amour de Dieu et pour le salut de leur prochain, ils se sont exposés à la mort, et à une mort cruelle si jamais il y en eût au monde, ayant pu facilement et sans péché, mettre leur vie en assurance, s'ils n'eussent été plus remplis de l'amour de Dieu que d'eux-mêmes ; mais bien plutôt à cause qu'outre les dispositions de charité qu'ils y ont apportées de leur part, la haine de la foi et le mépris du nom de Dieu, ont été un des motifs des plus puissants qui ait agi dans l'esprit des barbares, pour exercer sur eux autant de cruautés que jamais la rage des tyrans en eût fait endurer aux martyrs qui ont triomphé et de la vie et de la mort, dans le plus fort de leurs supplices.

Dès le moment qu'ils furent pris captifs, on les dépouilla nus, on leur arracha quelques ongles ; et, l'accueil dont on les reçut, entrant dans le bourg S. Ignace, fut d'une grêle de coups de bâton sur leurs épaules, sur les reins, sur les jambes, sur l'estomac, sur le ventre et sur le visage, n'y ayant partie de leur corps qui n'eût dès lors enduré chacune son tourment.

Le Père Jean de Brébeuf accablé sous la pesanteur de ces coups, ne perdit pas pour tout cela le soin de son troupeau ; se voyant entouré de chrétiens qu'il avait instruits et qui étaient dans la captivité avec lui : "Mes enfants, leur dit-il, levons les yeux au ciel, dans le plus fort de nos douleurs, souvenons-nous que Dieu est le témoin de nos souffrances et en sera bientôt notre trop grande récompense. Mourons dans cette foi et espérons de sa bonté l'accomplissement de ses promesses. J'ai pitié plus de vous que de moi ; mais soutenez avec courage le peu qui reste de tourments, ils finiront avec nos vies ; la gloire qui les suit n'aura jamais de fin." "Echon, lui dirent-ils, (c'est le nom que les Hurons donnaient au Père) notre esprit sera dans le ciel, lorsque nos corps souffriront en terre. Prie Dieu pour nous qu'Il nous fasse miséricorde, nous l'invoquerons jusqu'à la mort."

Quelques infidèles hurons, anciens captifs des Iroquois, naturalisés avec eux, et anciens ennemis de la foi, furent irrités de ces paroles et de ce que nos Pères, dans leur captivité, n'avaient pas la langue captive. Ils coupent à l'un les mains, ils percent l'autre d'alènes aigues et de pointes de fer, ils leur appliquent sous les aisselles et sur les reins, des haches toutes rouges de feu, et leur mettent un collier à l'entour du col, en sorte que tous les mouvements de leurs corps leur donnaient un nouveau supplice, car voulant se pencher en devant, les haches toutes en feu qui pendaient par derrière, leur brûlaient toutes les épaules, et, s'ils pensaient éviter cette douleur, se pliant un peu en arrière, leur estomac et leur poitrine trouvaient un semblable tourment ; de demeurer tout droit sans pencher de côté ni d'autre, ces haches ardentes appliquées également de tous côtés, leur étaient un double supplice. Ils leur mirent des ceintures d'écorce toute pleine de poix et de raisine, où ils mirent le feu qui grilla tout leur corps.

Dans le plus fort de ces tourments, le Père Gabriel Lallemant levait les yeux au ciel, joignant les mains de fois à autres et jetant des soupirs à Dieu qu'il invoquait à son secours. Le Père Jean de Brébeuf souffrait comme un rocher, insensible aux feux et aux flammes, sans pousser aucun cri et demeurant dans un profond silence qui étonnait ses bourreaux mêmes, sans doute que son cœur reposait alors en son Dieu. Puis revenant à soi, il prêchait à ces infidèles et plus encore à quantité de bons chrétiens captifs qui avaient compassion de lui.

Ces bourreaux indignés de son zèle, pour l'empêcher de plus parler de Dieu, lui cernèrent la bouche, lui coupèrent le nez et lui arrachèrent les lèvres, mais son sang parlait bien plus haut que n'avaient fait ses lèvres, et son cœur n'étant pas encore arraché, sa langue ne laissa pas de lui rendre service jusqu'au dernier soupir, pour bénir Dieu de ces tourments et pour animer les chrétiens plus puissamment qu'il n'avait jamais fait.

En dérision du saint baptême, que ces bons Pères avaient administré si charitablement même à la brèche et au plus chaud de la mêlée, ces malheureux, ennemis de la foi, s'avisèrent de les baptiser d'eau bouillante. Tout leur corps en fut ondoyé plus de deux à trois fois, avec des railleries piquantes qui accompagnaient ces tourments. "Nous te baptisons, disaient ces misérables, afin que tu sois bienheureux dans le ciel, car sans un bon baptême, on ne peut pas être sauvé." D'autres ajoutaient en se moquant : "Nous te traitons d'ami, puisque nous serons cause de ton plus grand bonheur là-haut au ciel ; remercie-nous de tant de bons offices, car, plus tu souffriras, plus ton Dieu t'en récompensera."

C'étaient des Hurons infidèles, anciens captifs des Iroquois, anciens ennemis de la foi, qui, autrefois, ayant eu assez d'instruction pour leur salut, en mésusaient avec impiété, en effet, pour la gloire des Pères, mais il est bien à craindre que ce ne fût aussi pour leur propre malheur.

Plus on redoublait ces tourments, les Pères priaient Dieu que leurs péchés ne fussent pas la cause de la réprobation de ces pauvres aveugles auxquels ils pardonnaient de tout leur cœur. C'est bien maintenant qu'ils disent en re-

pos : *Transivimus per ignem, et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.*

Lorsqu'on les attacha au poteau où ils souffrirent ces tourments et où ils devaient mourir, ils se mirent à genoux, ils l'embrassèrent avec joie et le baisèrent saintement comme l'objet de leurs désirs, de leurs amours et un gage assuré et le dernier de leur salut. Ils y furent quelque temps en prières et plus longtemps que ces bourreaux ne voulurent leur en permettre. Ils crèverent les yeux au Père Gabriel Lallemant et appliquèrent des charbons ardents dans le creux d'iceux.

Leurs supplices ne furent pas en même temps. Le Père Jean de Brébeuf fut dans le fort de ses tourments environ trois heures, le même jour de sa prise le 16e jour de mars, et rendit l'âme sur les quatre heures du soir. Le Père Gabriel Lallemant endura plus longtemps, depuis les six heures du soir, jusqu'environ neuf heures du lendemain matin dix-septième de mars.

Avant leur mort, on leur arracha le cœur à tous deux, leur ayant fait une ouverture au-dessus de la poitrine, et ces barbares s'en repurent inhumainement, buvant leur sang tout chaud qu'ils puisaient en sa source d'une main sacrilège. Etant encore tout pleins de vie, on enlevait des morceaux de chair de leurs cuisses, du gras des jambes et de leurs bras que ces bourreaux faisaient rôtir sur des charbons et les mangeaient à leur vue.

Ils avaient tailladé leurs corps en diverses parties, et, pour accroître le sentiment de la douleur, ils avaient fourré dans ces plaies des haches toutes en feu.

Le Père Jean de Brébeuf avait eu la peau arrachée qui couvre le crâne de la tête ; ils lui avaient coupé les pieds et décharné les cuisses jusqu'aux os, et lui avaient fendu d'un coup de hache, une mâchoire en deux.

Le Père Gabriel Lallemant avait reçu un coup de hache sur l'oreille gauche qu'ils lui avaient enfoncé jusque dans la cervelle qui paraissait à découvert. Nous ne vîmes aucune partie de son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui n'eût été grillée, et dans laquelle il n'eût été brûlé tout vif ; même les yeux où ces impies avaient fourré des charbons ardents.

Ils leur avaient grillé la langue, leur mettant à diverses fois dans la bouche, des tisons enflammés et des flambeaux d'écorce, ne voulant pas qu'ils invoquassent en mourant, Celui pour lequel ils souffraient et qui jamais ne pouvait mourir en leur cœur. J'ai su tout ceci de personnes dignes de foi, qui l'ont vu et me l'ont rapporté à moi-même, et qui alors étaient captifs avec eux, mais qui ayant été réservés pour être mis à mort en un autre temps, ont trouvé les moyens de se sauver.

Mais laissons ces objets d'horreur et ces monstres de cruauté puisqu'un jour toutes ces parties seront douées d'une gloire immortelle, que la grandeur de leurs tourments sera la mesure de leur bonheur, et que dès maintenant ils vivent dans le repos des saints et y seront pour un jamais.

Nous ensevelîmes ces précieuses reliques, le dimanche 21^e jour de mars, avec tant de consolation et des sentiments de dévotion si tendres en tous ceux qui assistèrent à leurs obsèques, que je n'en sache aucun qui ne souhaitât une mort semblable plutôt que de la craindre, et qui ne se crût très heureux de se voir en un lieu où peut-être à deux jours de là, Dieu lui ferait la grâce de répandre et son sang et sa vie en une pareille occasion. Pas un de nous ne put jamais gagner sur soi de prier Dieu pour eux comme s'ils en eussent eu quelque besoin mais notre esprit se portait incontinent au ciel où il ne doutait point que ne fussent leurs âmes. Quoi qu'il en soit, je prie Dieu qu'il accomplisse dessus nous ses volontés jusqu'à la mort comme il a fait en leurs personnes (*Relation de 1648-1649, récit du Père Paul Ragueneau*).

EN SOUVENIR DES PERES JESUITES

Une centaine d'endroits au moins dans la province de Québec rappellent le souvenir des Pères Jésuites. Dans la seule liste des cantons de la province de Québec nous relevons les noms des Pères Albanel, Brébeuf, Charlevoix, Crespien, Dablon, Dalmas, De Noue, De Quen, Ducreux, Garnier, Jogues, La Brosse, Lalemant, Laure, Lejeune, Massé, Nouvel, Turgeon, etc, etc.

MARTYRE DU PÈRE ANTOINE DANIEL

Le Père Antoine Daniel, né à Dieppe le 27 mai 1601, entra au noviciat des Jésuites à Rouen, le 1er octobre 1621, après avoir fait deux ans de philosophie et un an de droit. Le noviciat terminé, il professa à Rouen la sixième (1623-1624), la cinquième (1624-1625), la quatrième (1625-1626), et la troisième (1626-1627). Après sa théologie (1627-1630) au collège de Clermont, à Paris, il enseigna à Eu les humanités (1630-1631), et exerça ensuite dans ce même collège les fonctions de ministre jusqu'à son départ pour le Canada en 1634. Il était le frère du capitaine Daniel, qui aborda au Cap Breton avec le Père Vimont et y construisit le premier fort français, en 1629 (Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, tome second, p. 74) (1).

* * *

Nous avons onze Missions : huit chez les Hurons, trois chez les Algonquins ; autant de Pères, choisis parmi les plus anciens, se partagent le travail. Quatre autres apprennent la langue ; ce sont ceux qu'on nous a envoyés l'année dernière ; nous les avons donnés, comme compagnons, à ceux des missionnaires dont le travail est plus étendu. Trois Pères seulement restent à la maison, le Préfet des choses spirituelles, le Procureur, qui est en même temps Ministre, et un autre Père, chargé de prendre soin des chrétiens qui arrivent de tous côtés à la Résidence. Vous saurez en effet que, malgré notre pauvreté, nous venons en aide à nos Sauvages ; c'est nous qui soignons leurs maladies, non seulement celles de l'âme, mais aussi celles du corps. Et, je puis le dire, c'est un grand avantage pour notre religion. L'année dernière, nous avons ainsi donné l'hospitalité à plus de six mille hom-

(1) Voir sur la vie du Père Daniel : *Relations de la Nouvelle-France*, de 1633, p. 30 ; de 1634, p. 88 ; de 1635, pp. 25 et 37 ; de 1636, pp. 27, 69, 75, 82 ; de 1637, pp. 55, 71, 89, 103, 119 ; de 1639, p. 53 ; de 1640, pp. 90, 95 ; de 1641, pp. 67, 81 ; de 1642, p. 82 ; de 1644, p. 99 ; de 1649, p. 3 ; Tanner, *Societ. Jesu usque ad sanguinem militans*, p. 531 ; Charlevoix, tome I, p. 290, et tome II, p. 3 ; Cassani, *Varones illustres*, tome I, p. 634 ; *United States*, pp. 763, 795 ; Parkman, *The Jesuits in North America* ; Théoph. Raynaud, *Opera*, tome XVII, p. 340 ; Nadasi, 4 Jul., p. 12 ; Drews, *Fasti Soe. Jesu*, 4 Jul., p. 254.

mes. N'est-ce pas là tirer le miel de la pierre et l'huile du rocher, que nous, au milieu d'une terre étrangère et d'une solitude affreuse, nous ayons pu non seulement fournir à nos besoins, mais encore à ceux d'une multitude nécessiteuse? Je raconte ces faits pour montrer à Votre Paternité combien est grande la libéralité divine à notre égard. Cette année, la famine a désolé et désole encore présentement tous les villages environnants ; nous seuls avons été préservés du fléau. Il nous reste même assez de provisions pour vivre facilement encore trois ans.

Une seule chose peut détruire l'heureux état de cette Église naissante et arrêter le cours de la religion chrétienne, c'est la crainte de la guerre et la fureur de nos ennemis. De jour en jour, nos terreurs deviennent plus vives, et je ne vois pas de quel côté peuvent nous venir des secours, si ce n'est de Dieu seul. Le dernier désastre, dont les Hurons ont été victimes, a été le plus affreux de tous ; il arriva l'année dernière au mois de juillet 1648. La plus grande partie de la nation avait pris la route de Québec pour traiter les affaires de son commerce avec les Français ; d'autres s'étaient dispersés çà et là, appelés par leurs différentes occupations ; d'autres enfin étaient partis d'un autre côté, pour faire une expédition militaire. L'ennemi profite de ces circonstances, accourt à l'improviste, s'empare de deux villages et les livre aux flammes, en accompagnant ces violences des actes ordinaires de cruauté. Les femmes et les enfants furent emmenés en captivité ; aucun âge ne fut épargné.

L'un de ces villages portait le nom de St-Joseph, et était une de nos plus importantes missions ; il avait une église : les habitants étaient déjà formés aux moeurs chrétiennes ; et la foi avait jeté de profondes racines parmi eux. A la tête de cette Église, se trouvait le P. Antoine Daniel, homme d'un grand coeur, d'une grande patience, mais surtout d'une incomparable mansuétude. Il venait, selon sa coutume, de célébrer dès le matin le saint Sacrifice de la Messe, et les chrétiens, qui étaient venus en assez grand nombre, assister aux divins mystères, n'avaient pas encore quitté l'Église, lorsque les clameurs de l'ennemi se font entendre et jettent partout l'épouvante. Les uns courent aux armes ; les autres prennent la fuite ; partout la terreur ; partout les gémissements.

Le P. Antoine Daniel vole partout où le danger est plus pressant ; il anime le courage des siens et il parle avec tant de force du mépris de la mort, des joies du paradis, qu'il communique, non seulement du cœur aux Chrétiens, mais même la foi à ceux qui n'étaient pas encore baptisés. Un grand nombre demandèrent le baptême ; et le Père ne pouvant suffire à le leur conférer à chacun en particulier, trempa son mouchoir dans l'eau, et l'agitant ensuite, il baptisa cette multitude par aspersion.

Pendant ce temps, la fureur des ennemis continuait à sévir ; les projectiles volaient de tous côtés ; et plusieurs de ceux qui s'étaient jetés à terre pour recevoir le baptême, furent frappés de blessures mortelles. Les autres prennent aussitôt la fuite. Pour lui, uniquement occupé du salut des âmes, et oublieux de sa sûreté, il parcourt le village, cherchant les vieillards, les malades, les enfants qui n'étaient pas encore baptisés ; il pénètre dans les cabanes et remplit tout de son zèle. Enfin il se dirige vers l'église ; il y trouve une multitude de chrétiens et de catéchumènes, attirés les uns par l'espérance des joies du ciel, les autres par la crainte des tourments de l'enfer. Jamais on ne pria avec plus de ferveur ; jamais on ne donna plus de signes d'une foi vive et d'une pénitence sincère. Il baptise les uns, absout les autres de leurs péchés, les enflamme tous du feu de la charité. Il leur répétait sans cesse cette parole : "Mes frères, nous serons aujourd'hui en paradis : croyez-le, espérez-le ; car Dieu vous aime de toute éternité."

Mais déjà l'ennemi avait escaladé les retranchements et mis le feu aux cabanes ; tout le village était en flammes. Une proie riche et facile attendait les vainqueurs à l'église ; c'étaient des femmes, des vieillards et des enfants. Ils y courent aussitôt, en faisant entendre, selon leur coutume, de grandes vociférations. A ces hurlements, les chrétiens ont reconnu l'approche des ennemis. Le P. Antoine leur dit de prendre la fuite par l'issue qui est encore demeurée libre. Pour lui, comme un bon pasteur, il s'avance à la rencontre de l'ennemi pour arrêter sa marche. Il est seul et sans armes, mais il est rempli d'une force toute divine ; il est fort comme un lion, lui qui toute sa vie fut doux comme une colombe. On peut bien en effet lui appliquer ces paroles de Jérémie : *Dereliquit*

ut leo umbraculum suum, quia facta est terra eorum in desolationem, a facie iræ columboe, a facie iræ furoris Domini. Enfin, il est frappé d'un coup mortel et percé d'une multitude de flèches ; aussitôt, invoquant le nom de Jésus, il rend à Dieu son âme, qu'il venait, comme le Bon Pasteur, d'offrir pour ses brebis. Les barbares exercèrent leur basse fureur sur son corps privé de vie ; tous, jusqu'au dernier, vinrent le frapper à leur tour. Puis on mit le feu à l'église, et on y jeta le cadavre ; tout fut brûlé ; on ne trouva pas même un ossement ; pouvait-il avoir un plus noble bûcher ?

Or, pendant qu'il retarde ainsi, même après sa mort, la course des ennemis, un grand nombre des siens put se mettre en lieu de sûreté. Les vainqueurs en atteignirent cependant quelques-uns, particulièrement les femmes, dont la course était retardée par le poids de leurs enfants qu'elles portaient entre leurs bras ; d'autres furent trahies dans leurs retraites par les cris de ces innocentes créatures, incapables de comprendre leurs dangers.

Le Père Antoine Daniel était depuis quatre ans dans cette Mission de Saint-Joseph. Il y avait produit le plus grand bien ; il semblait fait pour convertir ces peuples ; mais il était mûr pour le ciel. C'est le premier de nos Pères que nous perdons ici. Sa mort fut inopinée, mais elle ne fut pas imprévue ; car il avait toujours vécu de telle sorte, qu'il était toujours prêt à mourir. Du reste, dans sa mort elle-même apparut un trait remarquable de la divine bonté à son égard. Il avait achevé au commencement du mois de juillet sa retraite de huit jours dans notre Résidence de Sainte-Marie ; et dès le lendemain, sans vouloir prendre le moindre repos, il était retourné en toute hâte à sa Mission.

Le Père Daniel était né à Dieppe, de parents honnêtes et pieux ; entré dans la Compagnie, en 1621, à l'âge de vingt-et-un ans, il fut admis à la profession des quatre vœux en 1640. Il mourut le 4 juillet 1648. C'était un homme remarquable, un véritable enfant de la Compagnie ; plein d'humilité, d'obéissance, d'union à Dieu ; d'une patience invincible, et d'un courage à toute épreuve, au milieu même des circonstances les plus difficiles. C'était pour tous les nôtres un modèle achevé de toutes les vertus ; il a été regretté de tous,

même des infidèles. C'est maintenant, nous l'espérons, un protecteur très puissant de toutes ces contrées.

Un de nos missionnaires, vénéré de tous pour sa grande vertu, et d'une humilité à toute épreuve, le Père Joseph-Marie Chaumonot, assure avoir vu deux fois le Père Daniel après sa mort. La première fois, ce fut dans un moment où tous les Pères étaient réunis, selon l'usage, pour traiter entre eux des affaires de la mission. Le Père Chaumonot vit au milieu de l'assemblée le Père Daniel qui aidait les Pères de ses conseils, et les remplissait d'une force surnaturelle ; son visage était plein de majesté et d'éclat. Le Père Chaumonot lui demanda pourquoi la divine bonté avait permis que son corps fut si indignement traité par les barbares, et pourquoi les flammes l'avaient entièrement consumé, en sorte qu'on n'en pût retrouver aucune partie, pas même un peu de cendre. *Le Seigneur est grand*, répondit le Père Daniel, *et digne de louanges*. Pour me dédommager de cette mort ignominieuse, il m'a donné de délivrer grand nombre d'âmes du Purgatoire pour partager mon triomphe (Lettre du Père Paul Raguenau, datée de la résidence de Sainte-Marie, le 1er mars 1649, publiée dans *Première mission des Jésuites au Canada* du Père Carayon).

CE QUE LES JÉSUITES FIRENT POUR LA FRANCE

Si la France vit son empire s'étendre en Amérique par-delà les rives du Meschacébé ; si elle conserva si longtemps le Canada contre les Iroquois et les Anglais unis, elle dut presque tous ces succès aux Jésuites. Ce furent eux qui sauvèrent la colonie au berceau, en plaçant pour boulevard, devant elle, un village de Hurons et d'Iroquois chrétiens, en prévenant des coalitions générales d'Indiens, en négociant des traités de paix, en allant seuls s'exposer à la fureur des Iroquois, pour traverser les desseins des Anglais. Les gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre ne cessent, dans leurs dépêches, de peindre nos missionnaires comme leurs plus dangereux ennemis. "Ils déconcertent, disent-ils, les projets de la puissance britannique ; ils découvrent ses secrets, et lui enlèvent le cœur et les armes des Sauvages." (Châteaubriand, *Le génie du Christianisme*).

MARTYRE DU PERE CHARLES GARNIER

Charles Garnier, né à Paris le 25 mai 1613, fut tué par les Iroquois le 8 décembre 1649. Il était remarquable par la noblesse de ses manières et la pureté de sa vie. Entré au noviciat de Paris en 1624, on l'appelait un *miroir de sainteté*, tant sa vie sainte resplendissait en son angélique figure. Les missions du Canada attiraient beaucoup l'attention au collège d'Eu où il enseignait, au collège de Clermont où il étudiait la théologie. Il confia à ses supérieurs l'ardent désir de son cœur : se dévouer lui aussi jusqu'au sacrifice suprême pour la conversion des pauvres païens. Il arrive à Québec en 1636 et s'établit à Ossassane. Son caractère aimable lui facilite beaucoup la tâche. Les Hurons viennent à lui avec joie et la *Relation* de 1650 cite plusieurs conversions qui furent préparées par sa gentille manière de faire aimer le bon Dieu. En 1649, les Iroquois attaquèrent la bourgade d'Étharita. Le Père Garnier refusa d'entendre ceux qui lui conseillaient de fuir. C'est au milieu de ses chers convertis qu'il voulait mourir (R. P. Frédéric Langevin, *Messager canadien*, vol. XXXIV, p. 254).

* * *

Dans les montagnes que nous nommons la Nation du Pétun, nous y avons depuis quelques années deux missions, en chacune il y avait deux de nos Pères. La plus frontière à l'ennemi, était celle qui portait le nom de Saint-Jean, dont le bourg principal, qui s'appelait du même nom, était d'environ cinq à six cents familles. C'était un champ arrosé des sueurs d'un des plus excellents missionnaires qui ait été en ces pays, le Père Charles Garnier qui le devait aussi arroser de son sang, puisqu'il y est mort avec son troupeau qu'il a conduit lui-même jusque dans le Paradis, le jour approchant auquel Dieu voulait faire une Église triomphante de celle qui jusqu'alors avait toujours été dans les combats, et qui pouvait porter le nom d'une Église vraiment souffrante. Nous en eûmes nouvelles sur la fin du mois de novembre, par deux chrétiens hurons échappés d'une bande d'environ trois cents iroquois qui nous dirent que l'ennemi était encore irrésolu, quelle démarche il prendrait, ou vers la Nation du Pétun ou contre l'Ile où nous étions ; là-dessus, nous nous tinmes en

état de défense, et arrêta nos hurons qui prenaient dessein de sortir en campagne pour aller au devant de cet ennemi. En même temps, nous fîmes porter promptement cette nouvelle à ceux de la Nation du Petun qui la reçurent avec joie, envisageant cette troupe ennemie, comme déjà vaincue et comme une matière de leur triomphe. Ils l'attendirent quelques jours de pied ferme, puis s'ennuyant que la victoire fut si tardive à les venir trouver, ils voulurent lui aller au rencontre, au moins les habitants du bourg de Saint-Jean, hommes de main et de courage. Ils hâtèrent leur sortie, craignant que l'iroquois ne leur échappe, le voulant surprendre lorsqu'il est encore en chemin. Ils partent le cinquième jour du mois de décembre et prennent leur route vers le lieu d'où ils attendent l'ennemi, mais l'ennemi ayant pris un détour ne fut pas rencontré, et, par un surcroît de malheur pour nous, comme il faisait ses approches du bourg, il fit prise d'un homme et d'une femme qui venaient d'en sortir. Il apprend de ces deux captifs l'état de la place et sait qu'elle est dépourvue de la meilleure partie de son monde ; sans délai, il hâte le pas pour y mettre tout à feu et à sang, l'occasion lui en étant si favorable.

Ce fut le septième jour du mois de décembre dernier de l'année 1649, sur les trois heures de l'après-midi, que cette troupe d'Iroquois parut aux portes de ce bourg, l'épouvante et la terreur se jettent incontinent dans tout ce pauvre peuple dépouillé de ses forces qui se trouve vaincu lorsqu'il pensait être vainqueur. Les uns prennent la fuite, les autres sont tués sur la place ; le feu en donna à plusieurs les premières nouvelles, qui consommait déjà une partie de leurs cabanes. Quantité furent pris captifs ; mais l'ennemi victorieux, craignant le retour des guerriers qui lui étaient allés au rencontre, hâtait si précipitamment sa retraite, qu'il fit main basse sur tous les vieillards et enfants et sur tous ceux qu'il ne jugeait pas pouvoir le suivre assez promptement en sa fuite.

Ce furent des cruautés inconcevables. On arrachait à une mère ses enfants pour les jeter au feu ; d'autres enfants voyaient leur mère assommée à leurs pieds, ou gémissante dans les flammes, sans qu'il leur fût permis ni aux uns, ni aux autres, d'en témoigner aucune compassion. C'était un

crime de répandre une larme ; ces barbares voulant qu'on marchât dans la captivité, comme ils marchaient dans leur triomphe. Une pauvre mère chrétienne, qui pleurait la mort de son enfant, fut tuée sur la place, à cause qu'elle avait encore de l'amour et qu'elle ne pouvait étouffer assez tôt les sentiments de la nature.

Le Père Charles Garnier restait alors seul de nos Pères, en cette mission, lorsque les ennemis parurent, il était actuellement occupé à instruire ce peuple dans leurs cabanes qu'il visitait. Il sort au bruit de cette alarme. Il va droit à l'église où il trouva quelques chrétiens. "Nous sommes morts, mes frères, leur dit-il, priez Dieu et prenez la fuite par où vous pourrez échapper. Portez votre foi avec vous le reste de vos vies, et que la mort vous trouve songeant à Dieu." Il leur donna sa bénédiction et ressort promptement pour aller au secours des âmes. Pas un ne songe à la descente, tous étant dans le désespoir. Plusieurs trouvent une issue favorable pour leur fuite. Ils invitent le Père de fuir avec eux, mais il est retenu par les liens de la charité ; il s'oublie de soi-même et il ne pense qu'au salut du prochain. Son zèle le portait et le faisait courir partout, soit pour donner l'absolution aux chrétiens qu'il avait au rencontre, soit pour chercher dans les cabanes toutes en feu, des enfants, des malades et des catéchumènes, sur lesquels il répandait les eaux du saint baptême, au milieu des flammes. Son cœur ne brûlait d'autre feu que de l'amour de Dieu.

Ce fut dans ces emplois de sainteté qu'il se vit accueilli de la mort qu'il envisageait sans la craindre ni sans reculer d'un seul pas. Un coup de fusil le perça d'une balle, un peu au-dessous de la poitrine ; une autre balle, du même coup, lui déchira le petit ventre et lui donna dans une cuisse dont il fut terrassé. Mais son courage n'en fut pas abattu. Le barbare qui avait fait ce coup, le dépouilla de sa soutane et le laissa nageant dedans son sang afin de suivre les autres fugitifs.

Ce bon Père, fort peu de temps après, fut vu joindre les mains, faisant quelque prière. Puis tournant la tête çà et là, il aperçut à dix ou douze pas de soi, un pauvre moribond qui venait aussi bien que lui, de recevoir le coup de la mort, mais qui lui avait encore quelques restes de vie. L'amour de Dieu

et le zèle des âmes est encore plus fort que la mort. Il se met à genoux, puis ayant fait quelque prière, il se lève avec peine et se porte le mieux qu'il peut vers cet agonisant, pour l'assister à bien mourir. Il n'avait pas fait trois ou quatre démarches qu'il retombe encore assez rudement. Il se relève pour la seconde fois et se met encore à genoux et poursuit son même chemin ; mais son corps épuisé de son sang qui sort en abondance de ses plaies, n'est pas si fort que son courage ; il retombe pour la troisième fois, n'ayant fait que quatre ou cinq pas. Nous n'avons pu savoir ce qu'il fit du depuis ; une bonne chrétienne qui nous a fait fidèlement tout ce rapport, n'en ayant pas vu davantage à cause qu'un Iroquois la surprit elle-même et lui déchargea sur la tête un coup de hache d'armes qui la terrassa sur le lieu, quoique, depuis elle en soit réchappée. Le Père reçut quelque temps après, deux coups de hache sur les deux tempes, de part et d'autre, qui enfonçaient dans la cervelle ; c'était la plus riche récompense qu'il espérait de la bonté de Dieu, pour tous les services passés. Son corps fut dépouillé et laissé tout nu sur la place.

Deux de nos Pères qui étaient dans la mission la plus voisine, reçurent quelques restes de ces pauvres chrétiens fugitifs qui y arrivaient hors d'haleine, plusieurs tout couverts de leur sang. Toute la nuit, ce ne furent qu'alarmes, dans la crainte où tout le monde était d'un semblable malheur. Sur le commencement du jour, on apprit par quelques espions que l'ennemi s'était retiré. Ces deux Pères partent dès le même moment afin de voir eux-mêmes de leurs yeux, un spectacle bien triste mais toutefois digne de Dieu. Ils ne trouvent que des cadavres, les uns dessus les autres ; et de pauvres chrétiens, les uns qui achevaient de se consommer dans les reliques déplorables de ce bourg tout en feu ; les autres noyés dans leur sang, et, d'autres qui avaient quelques restes de vie mais tout couvert de plaies, qui n'attendaient rien que la mort, bénissant Dieu dans leur malheur. Enfin, au milieu de ce bourg désolé, ils y aperçurent le corps qu'ils y étaient venus chercher, mais si méconnaissable, étant tout couvert de son sang et des cendres de cet incendie, qu'ils passaient outre ; mais quelques sauvages chrétiens reconnurent leur Père qui était mort pour leur amour. Ils l'enterrent au

même lieu où avait été leur église quoiqu'il n'en restait plus aucune marque, le feu ayant tout consommé.

La pauvreté de cet enterrement fut grande, mais sa sainteté n'en fut pas moindre. Ces deux bons Pères se dépouillèrent d'une partie de leurs habits pour en couvrir le mort, et ne purent faire davantage, à moins que de s'en retourner tout nus.

Ce fut un bien riche dépôt pour un lieu si abandonné, que le corps d'un si grand serviteur de Dieu ; mais ce grand Dieu trouvera bien les moyens de nous réunir tous dans le ciel, puisque ce n'est qu'uniquement pour son amour que nous sommes ainsi dispersés, et durant notre vie et après notre mort.

La crainte que l'ennemi ayant fait quelque feinte ne retournât sur ses brisées, obligea tout ce convoi de charité de repartir le même jour et sans délai, et retourner en hâte d'où ils étaient partis, sans boire et sans manger, par des chemins fâcheux, et en saison bien pénible, la neige ayant déjà couvert la terre.

Deux jours après la prise et l'incendie de ce bourg, les habitants retournèrent, qui ayant trouvé la démarche qu'avait prise l'ennemi par un autre chemin, s'étaient doutés du malheur arrivé. Mais ils le virent de leurs yeux, et à la vue des cendres et des corps morts de leurs parents, de leurs femmes et de leurs enfants, ils furent une demi-journée dans un profond silence ; assis à terre, à la sauvage, et sans lever les yeux ni pousser même aucun soupir, comme des statues de marbre, sans parole, sans regards et sans mouvement. Car c'est là le deuil des Sauvages, au moins des hommes et des guerriers ; les larmes, les plaintes et les cris étant, disent-ils, pour les femmes.

La perte et du pasteur et du troupeau nous ont été sensibles ; mais il faut qu'en l'un et en l'autre nous adorions et nous aimions les conduites de Dieu sur nous et sur nos églises, et que nous soyons disposés d'agréer jusqu'à la fin tout ce qu'il voudra. (*Relation* de 1649-1650, récit du Père Paul Ragueneau).

MARTYRE DU PÈRE NOËL CHABANEL

Le Père Noël Chabanel, né le 2 février 1613, dans le diocèse de Mende, entra le 9 février 1630 au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Toulouse. Elève de philosophie à Toulouse (1632-1634), puis professeur au collège de cette ville, de cinquième (1634-1635), de quatrième (1635-1636), de troisième (1636-1637), d'humanités (1637-1638), de théologie (1639-1641), et fut de là envoyé à Rhodéz pour y enseigner encore la rhétorique (1641-1642). Après avoir fait sa troisième année de probation (1642-1643), il partit pour le Canada en 1643, et arriva à Québec le 15 août de la même année. Il resta à Québec un an, et de là monta à Saint-Marie des Hurons. Il mourut le 8 décembre 1649. (Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, tome second, p. 107). (1)

* * *

Voici la sixième victime que Dieu a prise à soi, de ceux de notre Compagnie qu'il avait appelés en cette mission des Hurons, n'y ayant eu encore aucun de nous qui y soit mort, sans y répandre son sang et consommer le sacrifice tout entier.

Le Père Noël Chabanel était compagnon de mission du Père Charles Garnier, et lorsque le bourg de Saint-Jean fut pris par les Iroquois, il n'y avait que deux jours qu'ils s'étaient séparés, selon les ordres qu'ils en avaient reçus : nos Pères et moi ayant à propos de ne pas tenir deux missionnaires exposés dans le danger, outre que la famine y était si extrême qu'ils ne pouvaient trouver une nourriture suffisante pour deux personnes. Mais Dieu ne voulut pas, qu'ayant vécu ensemble sous le joug d'une même mission, ils fussent séparés à la mort.

Ce bon Père, revenant donc où l'obéissance le rappelait, avait passé par la mission de Saint-Mathias où étaient deux

(1) Consulter sur le Père Noël Chabanel : *Relation* de 1650, chapitre IV ; *Breve relatione*, part III, cap. VII ; *Mémoire touchant la mort et les vertus des Pères* ; *Abrégé de la vie du Père Chabanel*, manuscrit de 1652 ; Creuxius, *Hist. Can.*, pp. 373 et suiv. ; Alegambe, *Mortes illustres*, p. 650 ; Lettre du Père Ragueneau, 13 mars 1650, au R. P. Vincent Caraffe, *Documents inédits*, XII, pp. 247 et suivantes ; Parkman, *The Jesuits in North America*, cap. XXVIII ; Shea, *Hist. of the Catholic Missions*, pp. 193 et suivantes.

autres de nos Pères, et les avait quitté le matin du septième jour de décembre. Ayant fait six grandes lieues d'un chemin très difficile, il fut surpris de la nuit, au milieu des bois, étant en compagnie de sept ou huit chrétiens hurons. Son monde était couché et endormi, lui seul veillait et était en prière. Sur la minuit, il entend du bruit et des cris : partie de l'armée ennemie victorieuse qui tenait ce chemin, partie aussi des captifs, pris ce jour-là même dans le bourg de Saint-Jean, qui chantaient leur chanson de guerre selon leur coutume. Le Père à ce bruit, recueille ses gens, qui, sans délai, prennent la fuite par dans les bois et enfin se sauvèrent, s'étant dispersés çà et là et ayant pris leur route vers le lieu même d'où venait l'ennemi, quoiqu'un peu à l'écart.

Ces chrétiens échappés du péril, arrivèrent à la nation du Petun et firent leur rapport, que le Père avait fait quelque chemin, voulant les suivre, mais que n'en pouvant plus, il s'était mis à genoux et qu'il leur avait dit, n'importe que je meure, cette vie est bien peu de chose, c'est le bonheur du paradis que les Iroquois ne me pourront ravir.

Sur l'aube du jour, le Père ayant changé de route, voulant venir nous trouver en l'île où nous étions, se vit arrêté au bord d'une rivière qui lui traversait son chemin. Un Huron en a fait le rapport, ajoutant qu'il le passa dans son canot, au-deçà de la rivière, et que pour fuir plus lestement, il s'était déchargé de son chapeau et d'un sac où étaient ses écrits, et d'une couverture qui sert à nos missionnaires de robe et de manteau, de paille et de matelas, de lit et de tout autre meuble, et même de maison, lorsqu'ils sont en campagne, n'ayant point pour lors, d'autre abri. Du depuis nous n'avons pu apprendre aucune autre nouvelle du Père.

Nous ne sommes pas assurés comment il sera mort et s'il ne sera point tombé entre les mains des ennemis qui en effet tuèrent sur le même chemin une trentaine de personnes. Ou plutôt, que s'étant égaré dans les bois, il y soit mort, partie de faim, partie de froid, au pied de quelque arbre, où la faiblesse l'aurait obligé de s'arrêter. Mais après tout, ce qui nous semble plus probable, c'est qu'il aura été tué par ce Huron, le dernier qui l'ait vu, autrefois chrétien, et depuis apostat ; lequel, pour jouir des dépouilles du Père, l'aura assommé et aura jeté son corps dans la rivière. Si nous eussions

voulu poursuivre cette affaire, je crois que nous eussions trouvé des preuves convaincantes contre ce meurtrier. Mais dans ces misères publiques, nous jugeâmes plus à propos d'étouffer les soupçons qu'on pouvait en avoir, et nous-mêmes fermâmes les yeux à ce que nous étions bien aises qu'on ne vît pas. Ce nous est assez que Dieu soit servi (*Relation* de 1649-1650, récit du Père Paul Ragueneau).

LES JESUITES CANADIENS SOUS LE REGIME FRANCAIS

Kalm, expliquant que les jeunes Canadiens qui voulaient entrer dans la Compagnie de Jésus devaient aller faire leur noviciat en France, ajoute :

“Aucun Jésuite canadien n'est retourné en Canada.”

Cette phrase laisse soupçonner que les supérieurs avaient un but quelconque en empêchant les Jésuites canadiens de retourner dans leur patrie.

Un écrivain canadien qui n'aimait pas les Jésuites a profité de la phrase ambiguë de Kalm pour écrire que “lorsque l'un des nôtres entrait dans l'ordre des Jésuites on l'expédiait en Europe, afin que sa présence parmi les siens ne ralliât point autour de lui une force “canadienne”, en opposition à la dictée “française”.

Voilà un commentaire bien injuste pour les Jésuites.

Pendant toute la durée du régime français au Canada, trois Canadiens seulement entrèrent dans la Compagnie de Jésus : Michel Baudoin, François-Xavier Duplessis et Joseph-Nicolas Martel.

Le Père Baudoin, à sa propre demande, fit toute sa carrière en Louisiane.

Le Père Duplessis, il est vrai, ne revint pas dans la Nouvelle-France, mais la faute en fut plutôt à ses talents. Il devint un des grands orateurs de la France.

Quant au Père Martel, s'il ne revint ici qu'après la Conquête, c'est que son noviciat n'était pas terminé.

MARTYRE DU PÈRE ISAAC JOGUES

Le Père Isaac Jogues, né à Orléans, le 10 juin 1607, fit ses études au collège des Jésuites de cette ville, et entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Paris, le 24 octobre 1624. Après son noviciat, il fut envoyé au collège royal de La Flèche pour y faire ses études philosophiques (1626-1629). Ensuite, il est professeur à Rouen, de cinquième (1629-1630), de quatrième (1630-1631), de troisième (1631-1632), de seconde (1632-1633) ; de Rouen, il va à Paris faire sa théologie au collège de Clermont (1633-1636). Il part pour le Canada en 1636 et arrive à Québec le 2 octobre.

L'assassin du Père Jogues fut fait prisonnier par les Algonquins et condamné à mort. Avant de mourir, il se convertit et raconta toutes les circonstances des derniers moments du missionnaire ; son récit est de tout point conforme à celui des Hurons, prisonniers des Agniers, qui parvinrent à s'échapper (Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, tome second, pp. 21-56). (1)

* * *

A peine le pauvre Père fut-il rafraîchi parmi nous, deux ou trois mois, qu'il recommença ses courses le vingt-quatrième de septembre en la même année 1646. Il s'embarqua avec un jeune Français dans un canot, conduit par quelques Hurons, pour retourner au pays de ses croix. Il eut de grands

(1) Voir pour tout ce qui concerne le martyre du Père Jogues : *Relation de la Nouvelle-France*, année 1647, chapitre VIII ; lettre de Labadie, datée du fort d'Orange, à M. Lamontagne, 30 octobre 1646, insérée dans la *Vie du Père Jogues*, par le Père Martin ; lettre de Guillaume Kieft, gouverneur de Manhatte, à M. de Montmagny, datée du fort d'Amsterdam en la Nouvelle-Belgique, 14 novembre 1646 ; lettre du Père de Quen au Père Lalemant ; récit manuscrit du Père Buteux ; *Vie du Père Jogues*, par le Père Martin ; *Histoire de la Nouvelle-France*, par le Père de Charlevoix, tome I, p. 274 ; *Cours d'histoire*, pp. 343 et 344 ; *Lettres de la Mère Marie de l'Incarnation*, pp. 419 et suivantes ; *The Jesuits in North America*, par Francis Parkman, chapitre XVIII ; Bressani, *Breve relatione*, parte 3a, chapitre III ; Tanner, *Societ. Jesu usque ad sanguinem militans*, p. 510 ; Alegambe, *Mortes illustres*, p. 616 ; Cassani, *Varones illustres*, tome I, p. 601 ; Ferland, *Cours d'histoire*, tome III, chapitre III ; Bancroft, *History of the United States*, tome II, pp. 790 et suivantes ; Faillon, *Histoire de la colonie française au Canada*, tome II, pp. 60, 61, 65 et 66 ; Shea, *History of the catholic missions among the Indian tribes*, p. 497 ; *Vita P. Isaaci Jogues*, manuscrit de la Bibliothèque d'Orléans ; Isaac Jogues, dans les *Précis historiques*, 1er avril 1855.

pressentiments de sa mort, ce qu'il communiqua à quelques personnes confidentes. Nous avons recouvré une lettre qu'il écrivit à un de nos Pères en France, un peu auparavant qu'il nous quittât pour la dernière fois où il en parle de la sorte :

“Hélas ! mon très cher Père, quand commencerai-je à servir et aimer Celui qui n'a jamais commencé à nous aimer, et quand commencerai-je à me donner totalement à Celui qui s'est donné à moi sans réserve. Quoique je sois extrêmement misérable et que j'aie fait un mauvais usage des grâces que Notre Seigneur m'a faites en ce pays, je ne perds pas courage puisqu'Il prend le soin de me rendre meilleur, me fournissant encore de nouvelles occasions de mourir à moi-même et de m'unir inséparablement à lui. Les Iroquois sont venus faire quelque présent à notre Gouverneur, pour retirer quelques prisonniers qu'il avait et traiter de paix avec lui au nom de tout le pays ; elle a été conclue, au grand contentement des Français, elle durera tant qu'il plaira à notre Seigneur. On juge nécessaire ici pour l'entretenir et voir doucement ce que l'on peut faire pour l'instruction de ces peuples, d'y envoyer quelque Père. J'ai sujet de croire que j'y serai employé, ayant quelque connaissance de la langue du pays. Vous voyez bien comme j'ai besoin d'un puissant secours de prières étant au milieu de ces barbares, il faudra demeurer parmi eux sans avoir presque liberté de prier, sans messe, sans sacrements. Il faudra être responsable de tous les accidents entre les Iroquois et Français, Algonquins et Hurons ; mais quoi, mon espérance est en Dieu qui n'a que faire de nous pour l'exécution de ses desseins. C'est à nous à tâcher de lui être fidèles et ne pas gâter son ouvrage par nos lâchetés. J'espère que vous m'obtiendrez cette faveur de Notre Seigneur et qu'après avoir mené une vie si lâche jusques à maintenant, je commencerai à le mieux servir. Le cœur me dit que si j'ai le bien d'être employé en cette mission, *Ibo et non redibo*, mais je serais heureux si Notre Seigneur voulait achever le sacrifice, où il l'a commencé et que ce peu de sang que j'ai répandu en cette terre fût comme les ares de celui que je lui donnerais de toutes les veines de mon corps et de mon cœur. Enfin, ce peuple-là *sponsus mihi sanguinem est, hunc mihi despondi sanguine meo*, notre bon Maître qui se l'est acquis par son sang, lui ouvre s'il vous plaît la porte

de son Evangile, comme aussi à quatre autres nations ses alliées qui sont proches de lui. Adieu, mon cher Père, priez Le qu'il m'unisse inséparablement à lui."

Mais il était trop humble pour écouter ses sentiments et trop courageux pour reculer dans une bonne affaire et pour s'effrayer à la pensée ou à la vue de la mort. Nous avons appris qu'il avait été massacré dès son entrée en ce pays plein de meurtres et de sang, voici ce qu'en mande le gouverneur des Hollandais à monsieur le chevalier de Montmagny :

"Celle-ci sera pour remercier votre seigneurie du souvenir qu'elle a eu de moi, faveur dont je tâcherai à me revancher s'il plaît à Dieu m'en concéder l'opportunité (*ce sont ses termes*). Au reste j'envoie celle-ci par les quartiers du nord, soit par le moyen des Anglais ou de monsieur d'Aunay, aux fins de vous avertir du massacre que les barbares et inhumains Maquois ou Iroquois ont fait du Père Isaac Jogues et de son compagnon, ensemble de leur dessein qu'ils ont de vous surprendre sous couleur de visite comme vous verrez par la lettre ci-enclose qui encore qu'elle soit mal dictée et orthographiée vous apprend à notre grand regret, les particularités du tout. Je suis marri que le sujet de celle-ci n'est plus agréable, mais la conséquence de l'affaire ne m'a pas permis de me taire. Notre ministre d'en haut, (c'est-à-dire d'une habitation située au haut de la rivière) s'est enquis soigneusement aux principaux de cette canaille, de la cause de ce malheureux acte, mais il n'a pu avoir autre réponse d'eux, sinon que le Père avait laissé le diable parmi quelques hardes qu'il leur avait laissées en garde, qui avait fait manger leur blé d'Inde. Voilà ce que je puis écrire pour le présent à votre Seigneurie. L'incluse mentionnée dans la précédente, écrite par un Hollandais au sieur Bourdon, est couchée dans les termes suivants :

"Je n'ai voulu manquer à cette occasion, de vous faire savoir mon comportement. Je suis en bonne santé, Dieu merci, priant Dieu qu'ainsi soit de vous et de vos enfants. Au reste, je n'ai pas beaucoup de chose à vous dire, sinon comme les Français ont été arrivés le 17 de ce présent mois d'octobre 1647, au fort des Maquois, c'est pour vous faire entendre comme ces barbares ingrats n'ont pas attendu qu'ils fussent bien arrivés dans leurs cabanes où ils ont été dépouillés tous

nus sans chemise, reste qu'ils leur ont donné chacun un brayet pour cacher leur pauvreté. Le même jour de leur venue, ils ont commencé de les menacer et incontinent à grands coups de poing et de bâton, disant : "Vous mourrez demain, ne vous étonnez pas, mais nous ne vous brûlerons, ayez courage, nous vous frapperons avec la hache et mettrons vos têtes sur les palissades (c'est-à-dire sur la clôture de leur bourgade) afin que quand nous prendrons vos frères ils vous voient encore." Il faut que vous sachiez que sont été seulement la nation de l'Ours qui les ont fait mourir, la nation du Loup et de la Tortue ont fait tout ce qu'ils ont pu pour leur sauver la vie et ont dit à la nation de l'Ours, tuez-nous premièrement ; mais hélas ! ils ne sont pas pourtant en vie, sachez donc que le 18 au soir qu'ils vinrent appeler Isaac pour souper, il se leva et s'en alla avec ce barbare au logis de l'Ours. Il y avait un traître avec sa hache derrière la porte, et entrant, il lui fendit la tête, à l'heure même il lui coupa et la mit sur les palissades ; le lendemain, de grand matin, il fit de l'autre de même et ont jeté leurs corps dans la rivière. Monsieur, je n'ai pas pu savoir ni entendre d'aucun Sauvage pourquoi ils les ont tués. Au reste leur envie et entreprise est de s'en aller trois à quatre cents hommes pour tâcher de surprendre les Français pour en faire de même comme ils ont fait des autres. Mais Dieu veuille qu'ils n'achèvent pas leur dessein."

Voilà mot pour mot ce que les Hollandais ont écrit, touchant la mort du Père Isaac Jogues. L'une de ces deux lettres est datée du trentième d'octobre, l'autre du quatorzième de novembre de l'an passé 1646 ; elles n'ont été rendues à monsieur notre Gouverneur, qu'au mois de juin de cette année 1647. Un peu avant que de les avoir reçues, quelques femmes algonquines et un Huron s'étant sauvés de la captivité de ces barbares, nous avaient bien parlé de ce massacre, mais ils n'en décrivaient pas les particularités, nous les saurons encore plus amplement quelque jour.

Nous avons respecté cette mort comme la mort d'un martyr, et quoique nous fussions en divers endroits, plusieurs de nos Pères, sans savoir rien les uns des autres, pour la distance des lieux ne se sont pu résoudre de célébrer pour

lui la messe des trépassés si bien de présenter cet adorable sacrifice en action de grâces des biens que Dieu lui avait élargis ; les séculiers qui l'ont connu particulièrement et les maisons religieuses ont respecté cette mort, se sentant plutôt portés d'invoquer le Père que de prier pour son âme.

C'est la pensée de plusieurs hommes doctes, et cette pensée est plus que raisonnable que celui-là est vraiment martyr devant Dieu, qui rend témoignage au ciel et à la terre, qu'il fait plus d'état de la foi et de la publication de l'Évangile que de sa propre vie, la perdant dans les dangers où il se jette pour Jésus-Christ, avec connaissance, protestant devant sa face, qu'il veut mourir pour le faire connaître ; cette mort est la mort d'un martyr devant les anges. C'est dans cette vue que le Père a rendu son âme à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, je dis bien davantage, non seulement il a embrassé les moyens de publier l'Évangile qui l'ont fait mourir, mais on peut encore assurer qu'il a été tué en haine de la doctrine de Jésus-Christ (*Relation* de 1647, récit du Père Jérôme Lalemant).

OU LES JESUITES FURENT MARTYRISÉS

Les Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant furent martyrisés au village de Saint-Ignace, à peu près à mi-chemin entre Coldwater et Vasey, comté de Simcoe, province d'Ontario.

Le Père Antoine Daniel subit le martyre à Teanaostaë, près de Hillsdale, comté de Simcoe, province d'Ontario.

Le Père Charles Garnier fut martyrisé au village de Saint-Jean (Étharita), près de Osprey, comté de Grey, province d'Ontario.

Le Père Noël Chabanel fut tué près de la rivière Nottawasaga, province d'Ontario.

Le Père Isaac Jogues, René Goupil et Jean de Lalande furent martyrisés par les Iroquois près de Auriesville, état de New-York.

MARTYRE DE RENÉ GOUPIL,

René Goupil était Angevin qui, en la fleur de son âge, demanda avec presse d'être reçu en notre noviciat de Paris, où il demeura quelques mois avec beaucoup d'édification. Ses indispositions corporelles lui ayant ôté le bonheur de se consacrer en la sainte religion, comme il en avait de grands désirs, lorsqu'il se porta mieux, il se transporta en la Nouvelle-France pour y servir la compagnie puisqu'il n'avait pas eu le bien de s'y donner dans l'ancienne. Et pour ne rien faire de son chef, quoiqu'il fût pleinement maître de ses actions, il se soumit totalement à la conduite du supérieur de la mission qui l'employa deux années entières aux plus vils offices de la maison desquels, il s'acquitta avec beaucoup d'humilité et de charité. On lui donna aussi le soin de panser les malades et les blessés de l'hôpital, ce qu'il fit avec autant d'adresse, étant bien intelligent en la chirurgie, que d'affection et d'amour regardant continuellement N.-S. en leur personne. Il laisse une si douce odeur de sa bonté et de ses autres vertus en ce lieu, que sa mémoire y est encore en bénédiction.

Comme nous descendîmes des Hurons en juillet 1642, nous le demandâmes au R. P. Vimont pour l'emmener avec nous, parce que les Hurons avaient grand besoin d'un chirurgien. Il nous l'accorda.

Il ne se peut dire la joie que reçut ce bon jeune homme quand le supérieur lui dit qu'il se préparât pour le voyage. Il savait bien néanmoins les grands dangers qu'il y avait sur la rivière. Il savait comme les Iroquois étaient enragés contre les Français. Néanmoins cela ne fut pas capable qu'au moindre signe de la volonté de celui auquel il s'était remis volontairement de tout ce qui le touchait, il ne se mit en chemin pour aller aux Trois-Rivières.

Nous en partîmes le 1^{er} d'août, le lendemain de la fête de N. B. P. Le 2^e, nous rencontrâmes les ennemis lesquels divisés en deux bandes nous attendaient avec l'avantage que peut avoir un grand nombre de gens choisis par-dessus un petit de toute sorte qui combattent à terre contre d'autres qui sont sur l'eau en divers canots d'écorces.

Presque tous les Hurons s'étaient enfuis dans le bois et nous ayant laissés, nous fûmes pris. Ce fut là où sa vertu

parut beaucoup car dès qu'il se vit prit : "O mon Père, me dit-il, Dieu soit béni, Il l'a permis, Il l'a voulu, sa sainte volonté soit faite, je l'aime, je la veux, je la chéris et je l'embrasse de toute l'étendue de mon coeur." Cependant que les ennemis poursuivirent les fuyards, je le confessai et lui donnai l'absolution ne sachant pas ce qui nous devait arriver ensuite de notre prise. Les ennemis étant retournés de la chasse, se jetèrent sur nous comme des chiens enragés à belles dents, nous arrachant les ongles, nous écrasant les doigts, ce qu'il endurait avec beaucoup de patience et de courage.

La présence de son esprit dans un si fâcheux accident, parut en ce principalement qu'il m'aidait, nonobstant la douleur de ses plaies, en qu'il pouvait à l'instruction des Hurons prisonniers qui n'étaient pas chrétiens. Comme je les instruisais séparément et comme ils se trouvaient, il me fit prendre garde qu'un pauvre vieillard nommé Ond8terraon, pourrait bien être de ceux qu'on ferait mourir sur la place, leur coutume étant d'en sacrifier toujours quelqu'un à la chaleur de leur rage. Je l'instruisis à loisir pendant que les ennemis étaient attentifs à la distribution du pillage de 12 canots dont une partie était chargée des nécessités de nos Pères des Hurons. Le butin étant partagé, ils tuèrent ce pauvre vieillard au même moment presque comme je venais de lui donner une nouvelle naissance par les eaux salutaires du saint baptême. Nous eûmes encore cette consolation durant le chemin que nous fîmes allant au pays ennemi d'être ensemble où je fus témoin de beaucoup de vertus.

Durant le chemin il était toujours occupé dans Dieu. Ses paroles et les discours qu'il tenait étaient tous dans une soumission aux ordres de la divine providence et une acceptation volontaire de la mort que Dieu lui enverrait. Il se donnait à lui en holocauste pour être réduit en cendres par les feux des Iroquois que la main de ce bon Père allumerait ; il cherchait les moyens de lui plaire en tout et partout. Un jour, il me dit, ce fut peu après notre prise, étant encore dans le chemin : "Mon Père, Dieu m'a toujours donné de grands désirs de me consacrer à son saint service par les vœux de la religion en sa sainte Compagnie ; mes péchés m'ont rendu indigne de cette grâce jusques à cette heures ; j'espère néanmoins que N.-S. aura pour agréable l'offrande que je lui veux faire

maintenant, et faire de la façon la meilleure que je pourrai, les vœux de la Compagnie en la présence de mon Dieu et devant vous. Lui ayant accordé, il les fit avec beaucoup de dévotion.

Tout blessé qu'il était, il pensait les autres blessés tant des ennemis qui dans la mêlée avaient reçu quelque coup, que les prisonniers mêmes. Il ouvrit la veine à un Iroquois malade, et tout cela avec autant de charité que s'il l'eût fait à des personnes fort amies.

Son humilité et l'obéissance qu'il rendait à ceux qui l'avaient pris me confondaient. Les Iroquois qui nous menaient tous deux dans leur canot me dirent que j'eusse à prendre un aviron et nager, je n'en voulus rien faire étant superbe jusque dans la mort. Ils s'adressèrent à lui quelque temps après, et tout incontinent, il se mit à nager, et comme ces barbares par son exemple me voulaient réduire à en faire autant, lui s'étant aperçu de cela me demanda pardon. Je lui fournis quelques fois durant le chemin la pensée de s'enfuir, comme la liberté qu'on nous donnait lui en fournissait assez d'occasion. Car pour moi, je ne pouvais pas laisser les Français et 24 ou 25 prisonniers hurons. Il ne voulait jamais le faire se remettant en tout à la volonté de N.-S. qui ne lui donnait point de pensée de le faire.

Dans le lac, nous rencontrâmes 200 Iroquois qui vinrent à Richelieu lorsqu'on commençait à bâtir le fort, ils nous chargeaient de coups, nous mirent tout en sang, et nous firent expérimenter la rage de ceux qui sont possédés par le démon. Il endura tous ces outrages et ces cruautés avec grande patience et charité à l'endroit de ceux qui le maltrahaient.

A l'abord du premier bourg où nous fûmes si cruellement traités, il fit paraître une patience et une douceur tout extraordinaire, étant tombé sous la grêle des coups de bâton et de verge de fer dont on nous chargeait et, ne se pouvant relever, il fut apporté comme demi mort sur l'échafaud où nous étions déjà au milieu du bourg, mais dans un état si pitoyable qu'il eût fait pitié à la cruauté même ; il était tout meurtri de coups, et dans le visage on ne lui voyait que le blanc des yeux ; mais il était d'autant plus beau aux yeux des anges qu'il était défiguré et semblable à celui duquel il est

dit : *Vidimus eum quasi leprosum etc non erat ei species neque decor.*

A peine avait-il pris un peu d'haleine aussi bien que nous, qu'on lui vint donner 3 coups sur les épaules d'un gros bâton comme on nous avait fait auparavant. Quand on m'eut coupé le pouce comme au plus apparent, on s'adresse à lui et lui coupe le pouce droit à la première jointure disant incessamment durant ce tourment : Jésus, Marie, Joseph. Durant six jours que nous fûmes exposés à tous ceux qui nous voulaient faire quelque mal, il fit paraître une douceur admirable ; il eut toute la poitrine brûlée par les charbons et cendres chaudes que les jeunes garçons nous jetaient sur le corps, la nuit étant liés à plate terre. La nature me fournissait plus d'adresse qu'à lui pour esquiver une partie de ces peines.

Après qu'on nous eut donné la vie au même temps qu'un peu auparavant on nous avait avertis de nous préparer pour être brûlés, il tomba malade avec de grandes incommodités pour tout et nommément pour la vie auquel il n'était pas accoutumé ; c'est là où on pourrait dire plus véritablement : *non cibus utilis aegro.* Je ne le pouvais soulager étant aussi bien malade et n'ayant aucun de mes doigts sain et entier.

Mais je me presse pour venir à sa mort à laquelle il n'y a rien manqué pour la faire d'un martyr.

Après six semaines que nous eûmes été dans le pays, comme la confusion ce fut mis dans les conseils des Iroquois dont une partie voulait bien qu'on nous ramenât, nous perdîmes l'espérance que je n'avais guère grande, de revoir cette année là les Trois-Rivières. Nous nous consolions donc l'un l'autre dans la disposition divine et nous apprêtions à tout ce qu'elle ordonnerait de nous. Il n'avait pas tant de vue du danger dans lequel nous étions, je le voyais mieux que lui, ce qui me faisait souvent lui dire que nous nous tinsions prêts. Un jour donc que dans les peines de notre esprit, nous étions sortis hors du bourg pour prier plus décemment et avec moins de bruit, deux jeunes hommes vinrent après nous, nous dire que nous eussions à retourner à la maison. J'eus quelque pressentiment de ce qui devait arriver et lui dit : "Mon très cher frère, recommandons-nous à N.-S. et notre bonne Mère la Sainte Vierge, ces gens ont quelque mauvais dessein

comme je pense". Nous nous étions offerts à N.-S. peu auparavant avec beaucoup d'affection, le suppliant de recevoir nos vies et notre sang et de les unir à sa vie et à son sang pour le salut de ces pauvres peuples. Nous nous en retournons donc vers le bourg récitant notre chapelet duquel nous avions déjà dit quatre dizaines, nous étant arrêtés vers la porte du bourg pour voir ce qu'on nous voudrait dire, un de ces deux Iroquois tire une hache qu'il tenait cachée sous sa couverture et en donne un coup sur la tête de René qui était devant lui, il tombe raide la face sur terre, prononçant le saint nom de Jésus (souvent nous nous avertissions que ce saint nom formât et notre voix et notre vie) ; au coup, je me tourne et vois une hache toute ensanglantée, je me mets à genoux pour recevoir le coup qui me devait joindre à mon cher compagnon, mais comme ils tardaient, je me relève, je cours au moribond qui était tout proche, auquel ils donnèrent deux autres coups de hache sur la tête et l'achevèrent ; lui ayant premièrement donné l'absolution que je lui donnais depuis notre captivité toujours de deux jours l'un après s'être confessé.

Ce fut le deux de septembre, fête de saint Michel, que cet ange en innocence et ce martyr de J.-C. donna sa vie pour celui qui lui avait donné la sienne. On me fit commandement de me retourner en ma cabane où j'attendis le reste du jour, et le lendemain le même traitement, et c'était bien la pensée de tous, que je ne la ferais pas longue puisque celui là avait commencé et en effet, je fus plusieurs jours qu'on venait pour me tuer mais N.-S. ne le permit pas par des voies qui seraient trop longues à expliquer. Le lendemain matin, je ne laissai pas de sortir, de m'enquêter où on avait jeté ce bienheureux corps, car je voulais enterrer à quelque prix que ce fût. Quelques Iroquois qui avaient eu quelque envie de me conserver me dirent : "Tu n'as pas d'esprit, tu vois qu'on te cherche partout pour te tuer et tu sors encore, tu veux aller chercher un corps déjà demi-grêlé qu'on a traîné loin d'ici, ne vois-tu pas cette jeunesse qui sort, qui te tuera quand tu seras hors des pieux." Cela ne m'arrêta pas et N.-S. me donna assez de courage pour vouloir mourir dans cet office de charité. Je vais, je cherche et à l'aide d'un Algonquin pris autrefois et maintenant vrai Iroquois, je le trouvai. Les enfants après

qu'on l'eut tué l'avaient dépouillé et trainé la corde au col dans un torrent qui passe au pied de leur bourg. Les chiens lui avaient déjà mangé une partie des reins. Je ne pus tenir mes larmes à ce spectacle, je pris ce corps et à l'aide de cet Algonquin, je le mis à fond de l'eau chargé de grosses pierres afin qu'on ne le vit, faisant mon compte que je viendrais le lendemain avec un hoyau lorsqu'il n'y aurait personne, que je ferais une fosse et que je l'y mettrais. Je croyais que ce corps fût bien caché mais peut-être quelques-uns qui nous virent principalement de la jeunesse le retirèrent.

Le lendemain comme on me cherchait pour me tuer, ma tante m'envoya à son champ pour esquiver comme je pense, ce qui fut cause que je remis au lendemain jour auquel il plut toute la nuit, de sorte que ce torrent grossit extraordinairement. J'empruntai un hoyau hors de chez nous pour mieux cacher mon dessein, mais comme j'approche du lieu je ne trouve plus ce B. dépôt, je me mets à l'eau qui était déjà bien froide, je vais et viens, je sonde avec mon pied si l'eau n'a point soulevé et entraîné le corps, je ne trouvai rien. Combien versai-je de larmes qui tombaient jusque dans le torrent chantant comme je pouvais des psaumes que l'Eglise a coutume de réciter pour les morts. Enfin je ne trouvai rien, et une femme de ma connaissance qui passa par là et me vit en peine, me dit lorsque je lui demandai si elle ne savait point ce qu'on en avait fait, qu'on l'avait trainé à la rivière qui était un quart de lieue de là et que je ne connaissais pas. Cela était faux, la jeunesse l'avait retiré et trainé dans un petit bois proche où l'automne et l'hiver les chiens, les corbeaux et les renards le mangeaient; le printemps comme on me dit que c'était là qu'on l'avait trainé, j'y allai plusieurs fois sans rien trouver, enfin la 4^{me} fois, je trouvai la tête, quelques os demi-rongés que j'enterrai dans le dessein de les emporter si on me ramenait aux Trois-Rivières comme on en parlait; je les baisés bien dévotement par plusieurs fois comme les os d'un martyr de J.-C.

Je lui donne ce titre non seulement parce qu'il a été tué par les ennemis de Dieu et de son Eglise et dans l'emploi d'une ardente charité à l'endroit du prochain, se mettant dans le péril évident pour l'amour de Dieu, mais particulièrement

parce qu'il a été tué pour les prières et nommément pour la sainte croix.

Il était dans une cabane où il faisait presque toujours des prières, cela ne plaisait guère à un vieillard superstitieux qui y était. Un jour voyant un petit enfant de 3 ou 4 ans de la cabane, par un excès de dévotion et d'amour à la croix, et par une simplicité que nous autres qui sommes plus prudents selon la chair que lui, n'eussions pas fait, ôta son bonnet le mit sur la tête de cet enfant et lui fit un grand signe de croix sur le corps, ce vieillard voyant cela, commande à un jeune homme de sa cabane qui devait partir pour la guerre, de le tuer, ce qu'il exécuta comme nous avons dit.

La mère même de l'enfant, dans un voyage où je me trouvais avec elle, me dit que c'était à cause de ce signe de croix qu'il avait été tué, et le vieillard qui avait fait le commandement qu'on le tuât, un jour qu'on m'appellât dans sa cabane pour manger, comme je faisais le signe de la croix devant, me dit : "Voilà ce que nous haïssons, voilà pourquoi on a tué ton compagnon et pourquoi on te tuera. Nos voisins les Européens ne font point cela." Quelques fois aussi, comme je priais à genoux durant la chasse, on me disait qu'on haïssait cette façon de faire pour laquelle on avait tué l'autre Français et que pour cette raison on me tuerait quand je reviendrais dans le bourg (*Relation* de 1645-1646, récit du Père Jogues).

LA PLUS GRANDE FIGURE DE NOTRE HISTOIRE

Dans toute l'histoire du Canada, on ne rencontre pas de plus grande figure que celle du Père de Brébeuf. Parmi les missionnaires et les courageux laïques qui, pour la cause de Dieu, se sont exposés volontairement à la mort et ont réussi à obtenir la gloire du martyre, plusieurs ont eu autant de mérite que cet homme vénérable; ainsi le Père Jogues, René Goupil et quelques autres encore étaient bien certainement des héros chrétiens; mais les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le martyre du Père de Brébeuf lui donnent un relief tout particulier (*L'abbé Ferland, Cours d'histoire du Canada*, vol. I, p. 376).

MARTYRE DE JEAN DE LALANDE

Il ne faut pas mettre en oubli le jeune Français qui a été massacré avec le Père Isaac Jogues. Ce bon garçon appelé Jean de La Lande, natif de la ville de Dieppe, voyant les dangers où il s'engageait dans un si périlleux voyage, protesta à son départ, que le désir de servir Dieu, le portait en un pays où il s'attendait bien d'y rencontrer la mort. Cette disposition l'a fait passer dans une vie qui ne craint plus ni la rage de ces barbares ni la fureur des démons ni les affres de la mort.

On nous a dit que les Iroquois voulant brûler quelque prisonnier, lui demandent s'il prie, c'est-à-dire s'il est baptisé ; s'il répond qu'il a reçu ce divin Sacrement, ils perdent espérance de le faire gémir dans ses tourments, se persuadant que la foi donne de la constance à une âme. On dit encore qu'ils ont vu sortir de la bouche d'un chrétien qu'ils brûlaient, je ne sais quoi d'éclatant qui les a épouvantés si bien, qu'ils ont connaissance de notre doctrine mais ils la regardent avec horreur comme faisaient jadis les païens dans le premier âge du christianisme. Disons deux mots des vertus de notre martyr.

Il était doué d'une humilité toute rare, il ne connaissait pas seulement sa bassesse, il désirait d'être traité selon son néant. Il approuvait dès sa jeunesse ceux qui le châtiaient, baisant en cachette les verges et les fêrules dont on se servait pour le corriger ; étant au pays des Iroquois, il ne pouvait regarder sans joie les poteaux qui soutenaient l'échafaud où il avait tant souffert ; il les allait baiser et embrasser non seulement, par un amour des souffrances mais pour ce qu'ils étaient, disait-il, les instruments de la justice divine pour ses crimes." Jamais la Compagnie (à son dire) n'avait reçu personne si lâche que lui ni si indigne de l'habit qu'il portait. Il a fallu user d'industrie et de commandement sur lui pour lui faire déclarer ce que nous avons rapporté, non qu'il fût rétif à l'obéissance, mais pour ce qu'en vérité, il avait un si bas sentiment de soi-même, qu'il n'en pouvait parler qu'avec mépris. C'était l'affliger que de lui témoigner tant soit peu d'estime de ce qu'il avait enduré pour Jésus-Christ. La reine ayant désiré de le voir, il ne pouvait se persuader qu'elle

en eût véritablement envie ; il fallut que cette bonne princesse redoublât son commandement pour le faire venir. C'était le tourmenter que de lui demander à voir ses mains toutes déchirées. Le Père qui était avec lui la dernière année de sa vie, à Montréal, reconnut bien que Dieu le disposait pour le ciel, lui donnant des sentiments d'un enfant ; il recherchait tous les plis et replis de sa conscience, depuis le premier usage de sa raison jusques alors, les déclarant avec une humilité et une candeur d'un petit enfant. Cela fit croire au Père, que le Royaume des Cieux lui appartenait et qu'il n'en était pas éloigné. Il demandait la façon de bien faire oraison, la façon de bien faire son action de grâces après la sainte Messe, non seulement pour couvrir les hautes lumières et les grands sentiments qu'il avait de Dieu, mais par une créance que tout ce qui partait des autres était toujours le meilleur. Il était une grande partie du jour devant le Saint Sacrement ; il entendait autant de messes qu'il pouvait, et après tout, il n'avait à son dire, aucune dévotion, mais il voulait compenser le temps qu'il n'avait pu offrir ce divin Sacrifice, et prévenir celui auquel il serait privé de ce bonheur.

Le Père le voulant soulager dans ses petits besoins, le pressait quelquefois de prendre les choses plus propres pour soutenir ses forces. Ce n'est pas de quoi, je manque, disait-il, je ne veux pas, lorsque je me trouverai encore parmi ces barbares, que ma misérable nature tourne la tête vers les maisons où elle aurait trouvé ses aises. Je n'ai besoin que des choses qui me sont purement nécessaires. Etant de retour des Iroquois, il écrivit à un Père de sa connaissance qu'il eût bien désiré de passer encore un hiver avec lui pour s'exercer plus solidement qu'il n'avait fait en la vertu, mais j'aimerais mieux encore, ajoutait-il, retourner pour la troisième fois au pays des Iroquois.

Jamais il n'eut au milieu de ses souffrances ni dans les plus grandes cruautés de ces perfides, aucune aversion contre eux ; il les regardait d'un oeil de compassion comme une mère regarde un sien enfant frappé d'une maladie frénétique, d'autres fois, il les contemplait comme des verges dont notre Seigneur se servait pour châtier ses crimes, et comme il avait toujours aimé ceux qui le corrigeaient, il adorait la justice de son Dieu et honorait les verges dont Il le punissait.

Ayant demandé les souffrances à Dieu et sentant sa prière exaucée, il n'est pas croyable quelles ardeurs il ressentait de souffrir la rage des Iroquois pour les Iroquois mêmes. Je ne puis me persuader que Dieu en sa considération, ne leur donne quelque lumière s'ils ne s'opposent à l'effort de ses bontés. Je crois qu'étant au ciel, il a demandé à Dieu le salut de celui qui l'a mis à mort, et qu'il lui a été accordé, car ce pauvre misérable ayant été pris des Français, a été baptisé et mis à mort, il donne dans ses tourments des indices d'une âme prédestinée.

On ne saurait exprimer le soin qu'il avait de conserver son cœur dans la pureté ; celui auquel il s'est communiqué particulièrement depuis son départ des Hurons, jusqu'à son retour en la Nouvelle-France après sa captivité et son voyage en Europe, assure à la gloire de Notre Seigneur, que ses plus grandes offenses étaient quelques complaisances qu'il avait eues à la vue de la mort, se croyant par ce moyen délivré des angoisses de cette vie.

Il était d'un naturel assez appréhensif, c'est ce qui relève hautement son courage et qui fait voir que sa constance venait d'en Haut ; il voyait en un moment toutes les difficultés qui se pouvaient rencontrer dans une affaire, et il en ressentait les atteintes naturelles, ce contrepoids le tenait dans une profonde humilité, et lui faisait dire qu'il n'était qu'un poltron, et cependant les Supérieurs qui le connaissaient s'appuyaient dessus lui, aussi fermement que sur un rocher. Il ne savait ce que c'était de reculer dans les difficultés, ce mot lui suffisait (allez) il n'y a monstre, il n'y a démon qu'il n'eût affronté avec cette parole ; chose étrange, il était circonspect au dernier point ès affaires qui dépendaient de ses conclusions, examinant les plus petites difficultés avec des considérations bien pesées et bien balancées. Mais si le Supérieur le déterminait, il n'avait plus de raisonnement. Dieu seul pour l'amour duquel il se fût exposé à mille dangers, lui venait en la pensée et occupait toute son âme.

J'ai déjà remarqué qu'il aimait mieux se passer d'un peu d'eau et de farine d'Inde, pour soutenir la moitié de sa vie (car il n'en avait pas à demi suffisance) que de manger de la viande qu'il savait être immolée au démon ; ce n'est pas qu'il n'eût pu garder le conseil de saint Paul et prendre les choses

qu'on lui donnait sans s'enquêter d'où elles venaient, mais il voulait avec un courage qui lui coûta bon, faire entendre à ces barbares qu'il y avait un autre Dieu que ces Génies ou ces Démons qu'ils honoraient pour leur pur intérêt temporel.

Allant visiter les Hollandais dans le temps de sa captivité, ils l'invitaient et le pressaient quelquefois de boire un petit coup de ces eaux de feu ou de ces vins brûlés dont ils se servent, lui, les remerciait pour montrer aux Iroquois qui s'enivraient souvent de ces boissons, qu'il ne fallait pas toucher à ce qui causait un grand mal. Un Iroquois étant tombé malade, songea qu'il fallait faire je ne sais quelle dance ou quelque autre cérémonie pour sa santé, et qu'il fallait qu'On-desson fût de la partie, tenant son livre en main et se comportant comme font les Français quand ils prient Dieu. Les Sauvages ne savent ce que c'est de refuser ce qu'un autre a songé devoir être fait pour sa santé. Cette loi est commune dans l'étendue des pays de l'Amérique, dont nous avons connaissance. On s'en va donc trouver le Père, on lui représente que la santé d'un tel est entre ses mains, on ne croit pas qu'il fasse aucune difficulté d'accorder ce que tout un monde trouve très raisonnable. On lui donne courage vu même que cette guérison qu'ils tenaient certaine lui devait être très honorable ; le Père en se souriant, rebute la vanité de leurs songes. On le presse, il refuse ; d'autres messagers sont envoyés, représentant que c'est cruauté de laisser souffrir et mourir un pauvre malade. Enfin, comme on vit qu'il ne voulait point venir on prend la résolution de l'amener par force. On envoie des jeunes gens pour le saisir, mais comme il était agile et fort adroit et bien peu chargé de graisse, il esquivait de leurs mains gagne au pied, ils le poursuivent à toute force ; ils trouvèrent qu'il avait des jambes de cerf et que, s'il se fut voulu sauver, qu'il l'eût fait puisqu'il devançait les meilleurs coureurs du pays. En effet, la seule charité le retint parmi les Iroquois, préférant le salut des captifs à sa vie et à sa liberté. Pour conclusion, il retourna à la bourgade avec résolution de mourir plutôt que de conniver tant soit peu dans leurs superstitions ; Notre Seigneur voulut qu'on ne lui en parlât plus.

Quoiqu'il fut d'un naturel prompt et sec, il savait néanmoins si bien se soumettre lorsque l'humilité chrétienne et la

charité le demandaient, et prendre l'ascendant lorsqu'il voyait la gloire de son Dieu engagée, que ces barbares lui disaient quelquefois en riant : "Ondesson, c'eut été mal fait de te faire mourir, car tu fais bien le maître quand tu veux, et l'enfant quand on te commande quelque chose." Plus de cent fois, ils lui ont dit "tu te feras tuer, tu parles trop hardiment et si dans notre pays où tu es prisonnier et tout seul de ton parti, tu nous tiens tête, que ferais-tu si tu étais en liberté parmi tes gens ? Jamais tu ne parleras en faveur des Iroquois." Tout cela ne l'étonnait point, comme il obéissait aux plus petits dans les choses licites pour basses qu'elles fussent, aussi, résistait-il aux plus grands, lorsqu'il s'agissait de la gloire de son maître. Un homme qui ne tient ni à la vie ni à la santé ni à la terre, qui se contente de Dieu seul et tout pur, est bien hardi : il s'étonnait par après de sa liberté, mais comme il n'attendait ni vie ni délivrance, en un mot, comme il n'avait rien à perdre, aussi n'avait-il rien à craindre ni à redouter. Ce courage le faisait honorer de ceux qui avaient plus d'esprit et lui causait la haine de tout le gros qui ne juge que par les sens à la façon des bêtes.

Il envoya au ciel plus de soixante personnes de cette misérable nation, leurs baptêmes étaient le lien de sa captivité : il se fût cent fois sauvé si la Providence ne l'eût arrêté en lui présentant, de fois à autre par des rencontres admirables, le moyen d'ouvrir les portes du Paradis à quelque pauvre âme. Il fut invité certain jour, d'aller voir des jeux et des dances qui se devaient faire en une autre bourgade ; il s'y transporta en bonne compagnie, il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il se déroba du tumulte et de la foule pour se glisser dans les cabanes afin de consoler les malades et les mourants, si tant est qu'il en rencontra. Il semble que Dieu le conduisit par la main en ce voyage. Il trouva dans une cabane cinq petits enfants qui tendaient tous à la mort, il les baptisa à son aise et sans bruit, tout le monde étant sorti pour voir ces réjouissances publiques. Il apprit à trois jours de là que ces petits innocents n'étaient plus en la terre des mourants. O mon Dieu ! quelle favorable rencontre ! Quel coup admirable de la prédestination pour ces petits anges qui louent maintenant et qui bénissent Dieu avec leur bon Père ! O quels re-

merciements lui font-ils dans la sainte Sion ! Ces rencontres, comme j'ai remarqué, retenaient le Père dans son exil.

Il fut dans d'étranges géhennes quand il fallut prendre la résolution de se sauver par l'entremise des Hollandais ; s'il n'eût vu que c'était fait de sa vie et qu'il ne pourrait plus secourir ces pauvres barbares, s'il ne se sauvait pour les venir retrouver une autre fois, jamais il ne les aurait pu abandonner, mais Notre Seigneur lui prolongea la vie pour lui venir présenter une autre fois en holocauste au lieu où il avait déjà commencé son sacrifice (*Relation* de 1647, récit du Père Jérôme Lalemant).

* * *

Lorsque ces pauvres captifs eurent repris quelque peu de leurs forces, les principaux du pays parlèrent de les ramener aux Trois-Rivières pour les rendre aux Français, l'affaire alla si avant qu'on la tenait pour assurée. Mais ne s'étant pu accorder, le Père et ses compagnons rentrèrent plus que jamais dans les affres de la mort. Ces barbares ont coutume de donner les prisonniers qu'on ne veut pas exécuter à mort, aux familles qui ont perdu quelques-uns de leurs parents à la guerre. Ces prisonniers prennent la place des défunts et sont incorporés dans cette famille qui seule a droit de les tuer ou de les laisser vivre. Les autres ne les oseraient offenser, mais quand ils retiennent quelque prisonnier public, comme le Père, sans le donner à aucun particulier, ce pauvre homme est tous les jours à deux doigts de la mort. Si quelque faquin l'assomme, personne ne s'en remuera ; s'il traîne sa pauvre vie, c'est à la faveur de quelques particuliers qui ont de l'amour pour lui. Voilà la condition en laquelle était le Père et l'un des Français, car l'autre aurait été donné pour tenir la place d'un Iroquois tué en guerre.

Le jeune Français compagnon du Père, avait coutume de caresser les petits enfants et de leur enseigner à faire le signe de la croix. Un vieillard s'étant aperçu qu'il avait formé ce signe sacré sur le front de son petit-fils, et qu'il lui prenait la main pour lui apprendre à le former, dit à un sien neveu : "Va t'en tuer ce chien, les Hollandais nous disent que ce qu'il fait ne vaut rien, cela causera quelque mal à mon petit-fils." Ce neveu obéit au plus tôt, comme donc il cherchait l'occasion de commettre ce meurtre hors de la bourgade, elle

se présenta en cette sorte : le Père Jogues ayant eu connaissance que le dessein de délivrer les Français était rompu et qu'ensuite quelques jeunes gens l'étaient venu chercher jusques en sa cabane pour le tourmenter et pour le traiter comme une victime destinée à la mort, voulut prévenir et fortifier son pauvre compagnon, il le conduit dans un bocage proche de la bourgade, lui déclare les dangers où ils étaient ; ils font tous deux oraisons, ils récitent peu après le chapelet de la Sainte Vierge, en un mot ils se disposent gaiement à la mort, encouragés par la vertu de Celui qui ne manque jamais à ceux qui le cherchent et qui l'aiment. Comme ils retournaient vers leur bourgade parlant des biens de l'autre vie, le neveu de ce vieillard et un autre Sauvage armés de haches, épiant l'occasion, leur vont à la rencontre, les ayant abordés l'un d'eux dit au Père : "Marche devant et en même temps il casse la tête au pauvre René Goupil, lequel en tombant et en expirant prononça le saint nom de Jésus. Le Père le voyant terrassé, se jette sur lui et l'embrasse, ces barbares le retirent et donnent encore deux coups de hache à ce saint corps. "Donnez-moi un moment de temps", leur dit le Père, croyant qu'il lui feraient la même faveur qu'à son compagnon ; il se met donc à genoux, il s'offre en holocauste à la divinité, puis se tournant vers ces barbares, "faites, leur dit-il, ce qu'il vous plaira, je ne crains point la mort." "Lève-toi, répliquèrent-ils, tu n'en mourras pas pour ce coup." Ils traînent le mort par les rues de la bourgade et puis le vont jeter en un lieu fort écarté. Le Père lui voulant rendre les derniers devoirs, le cherche partout ; quelques enfants lui ayant enseigné, il le trouve dans un ruisseau, le couvre de grosses pierres pour le défendre des griffes et du bec des oiseaux, en attendant qu'il le vint enterrer ; mais il plut toute la nuit suivante et ce torrent se rendit si violent et si profond qu'il ne put trouver ce saint corps. Cette mort arriva le vingt-neuvième de septembre de l'an 1642.

Le printemps suivant quelques enfants rapportent qu'ils avaient vu le Français dans un ruisseau, le Père s'y transporta sans dire mot, retira ces sacrées dépouilles, les baisa avec respect, les cacha dans le creu d'un arbre pour les transporter avec soi, si tant est qu'on le mit en liberté. Il ne savait pas encore le sujet de la mort de son compagnon, mais le vieil-

lard qui l'avait fait massacrer l'ayant invité quelques jours après en sa cabane et lui donnant à manger, comme le Père vint à donner la bénédiction et exprimer le signe de la croix, ce barbare lui dit : "Ne fais point cela, les Hollandais nous disent que cette action ne vaut rien. Sache que j'ai fait tuer ton compagnon pour l'avoir fait sur mon petit fils, on t'en fera autant si tu continues." Le Père lui repartit que ce signe était adorable, qu'il ne pouvait faire que du bien à ceux qui s'en servaient, qu'il n'avait de le quitter. Cet homme dissimula pour lors et le Père n'usa point de réserve en cette dévotion, ne demandant pas mieux que de mourir pour avoir exprimé la marque et le signe du chrétien (*Relation* de 1647, récit du Père Jérôme Lalemant).

DOCETE OMNES GENTES

C'était en 1649 que ces choses (martyre des Pères Jésuites) se passaient en Canada, c'est-à-dire au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphait alors, le missionnaire et le soldat.

Ceux pour qui un prêtre est un objet de haine et de risée se réjouiront de ces tourments des confesseurs de la foi. Les sages, avec un esprit de prudence et de modération, diront qu'après tout les missionnaires étaient victimes de leur fanatisme ; ils demanderont avec une pitié superbe *ce que ces moines allaient faire dans les déserts de l'Amérique ?* A la vérité, nous convenons qu'ils n'allaient pas, sur un plan de savants, tenter de grandes découvertes philosophiques ; ils obéissaient seulement à ce maître qui leur avait dit : "Allez et enseignez." *Docete omnes gentes* ; et sur la foi de ce commandement, avec une simplicité extrême, ils quittaient les délices de la patrie, pour aller, au prix de leur sang, révéler à un barbare qu'ils n'avaient jamais vu.—Quoi ?—Rien, selon le monde, presque rien : *l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme : Docete omnes gentes !* (Châteaubriand, *Le génie du Christianisme*).

LA VIE D'UN MISSIONNAIRE JESUITE

La vie d'un missionnaire montagnais présentée aux successeurs montagnais pour leur instruction et pour leur plus grande consolation, par le Père François De Crepieul, Jésuite, et serviteur inutile des missions du Canada depuis 1671 jusqu'à 1697, qui achève le 26e hivernement dans l'emploi de la mission de Tadoussac, et le 4e à la mission de St-Xavier à Cheg8timy, 21 avril 1697.

La vie d'un missionnaire montagnais est un long et lent martyre—est un exercice presque continuel de patience, et de mortification—est une vie vraiment pénitente et humiliante surtout dans les cabanes, et dans les chemins avec les Sauvages.

La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau, et entourée de branches de sapins qui couvrent la neige et la terre gelée.

Le missionnaire presque tout le jour est assis ou à genoux exposé à une fumée quasi continuelle pendant l'hiver. Quelquefois, il sue de jour, et le plus souvent, il a froid pendant la nuit. Il couche vêtu sur la terre gelée et quelquefois sur la neige couvertes de quelques branches de sapins assez rudes. Il mange dans un 8ragan plat assez rarement net ou lavé, et le plus souvent essuyé avec une peau grasse ou léché par les chiens. Il mange quand il y a de quoi manger, et quand on lui en présente. Quelquefois la viande n'est que demi cuite, quelquefois est fort dure, surtout la boucanée, séchée à la fumée, pour l'ordinaire on ne fait qu'une fois chaudière, et au temps d'abondance deux fois, mais il ne dure guère.

Les souliers sauvages et la peau des chiens lui servent de serviettes, comme font les cheveux aux Sauvages, et aux Sauvagesses.

La boisson ordinaire est l'eau de ruisseau et de quelques sources quelquefois de la neige fondue, ou du bouillon pur ou avec de la neige dans un 8ragan d'ordinaire assez gras.

Souvent il brûle ses habits ou sa couverture ou ses bas pendant la nuit, surtout quand la cabane est petite ou étroite—il ne peut s'étendre, mais il se rétrécit, et il a la tête contre la neige couverte de sapins qui refroidit bien le cerveau et lui

cause des maux de dents, etc. Il couche toujours vêtu et il ne démet sa soutane et ses bas que pour se défendre de la vermine dont les Sauvages sont toujours riches, surtout les enfants.

Le plus souvent, à son réveil il se trouve entouré de chiens, je me suis trouvé quelquefois parmi 6, 8 et 10.

La fumée est quelquefois si violente qu'elle le fait pleurer, et quand il se couche, il semble qu'on ait jeté du sel dans les yeux, et à son réveil, il a bien de la peine à les ouvrir.

À la fonte des neiges, quand il marche sur des lacs ou de longues rivières, il est tellement ébloui pendant 4 à 5 jours par l'eau continuelle qui lui tombe des yeux, qu'il ne peut lire son bréviaire ; quelquefois, il faut le mener par la main, cela est arrivé au Père Silvy, au Père Dalmas et à moi qui en chemin, ne voyais pas le bout de mes raquettes.

Il est souvent importuné des petits enfants, de leurs cris, de leurs pleurs etc., et quelquefois, il est incommodé de la puanteur de ceux et celles qui ont les écrouelles avec qui même, il boit d'une même chaudière. J'ai passé plus de 8 jours dans la cabane de Ka8itaska8at Mystassin le plus considérable, et couché auprès de son fils incommodé, dont la puanteur m'a souvent fait soulever le cœur de jour et de nuit. J'ai bu et mangé aussi dans son 8ragan. Il est quelquefois réduit à ne boire que de l'eau de neige fondue qui sent la fumée et elle est assez sale. L'espace de 3 semaines je n'en ai pas bu d'autre étant avec des étrangers dans les terres de Peok8agamy. Je n'ai pas vu de Sauvages plus sales à manger, à boire, et à coucher que ceux-là ; souvent la viande était pleine de poils d'orignal ou de sable. Une vieille prenait à pleines mains avec les ongles très longs la graisse dans la chaudière y ayant jeté de la neige, et puis elle nous la présentait à manger dans un 8ragan très sale et chacun buvait du bouillon de la même chaudière.

Pendant l'été, dans les voyages, surtout dans le Saguenay et sur le grand fleuve, il boit assez souvent de l'eau bien salée qu'on trouve dans quelques mares—depuis 3 jours que le vent nous arrête, nous n'en buvons pas d'autre—quelquefois, le vent l'oblige à se sauver dans des lieux où on n'en trouve pas du tout—cela m'est arrivé plus d'une et 3 fois—

j'ai même souvent été obligé de boire dans des mares où je voyais des crapaux, etc.

Le plus souvent, pendant l'hiver, dans les chemins quoique longs et difficiles, il ne trouve point une goutte d'eau pour se rafraîchir quoique épuisé de sueurs et de fatigues.

Il endure beaucoup de froid et de fumée avant que la cabane soit achevée, pendant 2 à 3 heures que le temps est très rude l'hiver. La chemise qui a été trempée de sueurs et ses bas mouillés le rendent comme morfondu avec la faim qu'il souffre, le plus souvent n'ayant mangé qu'un morceau de viande sèche avant qu'on décabane.

La souffrance et la misère sont les apanages de ces saintes et pénibles missions—faxit Deus ut iis diu immoretur, et immoriatur seruius inutilis Missionum Franciscus S. J. (*The Jesuit Relations and allied Documents*. vol. LXV, p. 42).

LA MAISON DES JÉSUITES A SILLERY

L'ancienne église de Saint-Michel de Sillery, la première peut-être qui ait été érigée en Canada après celle de Notre-Dame-de-Recouvrance, fut commencée peu de temps après la fondation de la résidence de Saint-Joseph de Sillery, en 1637, et terminée vers 1647.

A l'église de Sillery était attachée la résidence des Pères Jésuites qui étaient chargés de la desservir. C'est dans cette maison que décéda le Père Ennemond Massé, le 12 mai 1646. Le vieux missionnaire fut inhumé dans l'église Saint-Michel de Sillery. Ses restes sont encore au même endroit où ils furent déposés il y aura bientôt trois siècles. La piété reconnaissante des paroissiens de Sillery les a recouverts d'un monument avec inscriptions.

De l'église de Saint-Michel de Sillery il ne reste que le solage encore visible pour la plus grande partie sous quelques pouces de terre. Mais la résidence des Pères Jésuites est encore debout, solide, presque imposante dans sa simplicité.

C'est cette maison que la succession Dobell vient de donner au gouvernement de la province de Québec. Celui-ci va la transformer en musée. Dans quelques semaines, la vieille maison des Jésuites de Sillery sera ouverte au public et on pourra y admirer les souvenirs conservés des anciens missionnaires de la Nouvelle-France.

LES MISSIONS DES PERES JESUITES

“La force entière de la colonie canadienne, écrivait Bancroft dans son *Histoire des Etats-Unis*, reposait sur les missions. . . . Ce ne furent ni l'esprit d'entreprise commerciale, ni l'ambition du monarque, qui portèrent la puissance de la France au coeur du continent américain, ce fut la religion.” Bancroft saluait, dans la Nouvelle-France comme dans la Nouvelle-Angleterre, des créations de “l'enthousiasme religieux”, et volontiers il revenait sur cette observation que “la première de ces créations fut la Nouvelle-France.” Bien avant que les pèlerins eussent abordé au Cap Cod, ajoutait-il formellement, des missionnaires venus de France avaient introduit la foi catholique dans la partie orientale du Maine. . . . L'histoire des travaux des Jésuites se rattache aux origines de toutes les villes renommées dans les annales de l'Amérique française : pas un cap ne fut doublé, pas un fleuve exploré, sans qu'un Jésuite n'indiquât le chemin.”

Nos vieux missionnaires, caricaturés par Michelet, étaient mieux vengés encore par le portrait que traçait d'eux Francis Parkman. Cet Américain de Boston, élevé dans l'unitarisme, et qui devait finir dans l'agnosticisme, était convaincu de la supériorité des civilisations protestantes sur la civilisation catholique; l'émulation coloniale entre l'Angleterre et la France dans l'Amérique du Nord lui apparaissait comme un épisode du conflit séculaire entre la “liberté et l'absolutisme” et quelle que fût l'émotion que lui inspiraient les infortunes des Hurons, il se réjouissait pourtant que la victoire iroquoise, en privant les Jésuites de ces précieux auxiliaires sauvages, leur eût dérobé “le rude canevas sur lequel ils auraient pu tisser, dans les solitudes la trame de l'Empire chrétien.” S'il en eût été autrement, disait Parkman, l'Angleterre et les libertés eussent rencontré, au lieu d'un adversaire épuisé et affaibli dès son berceau par les luttes et les misères, un champion athlétique des principes de Richelieu et de Loyola.” Mais en dépit de son parti pris confessionnel, attesté par de pareilles déclarations, Parkman, véritable héros de la recherche historique, à demi aveugle, à demi paralysé, et qui pourtant disciplinait si bien son travail, qu'il sut mener à bonne fin ses douze volumes d'histoire canadienne,

ne craignit pas d'attarder ses mauvais yeux, con amore, sur les trois gros volumes où le gouvernement canadien, en 1858, rassemblait les anciennes *Relations des Jésuites*; et ce protestant, peu suspect de bienveillance pour le rôle historique de la Compagnie de Jésus sur terre européenne, eut l'honneur de graver dans les imaginations anglo-saxonnes, par l'éclat et la couleur de ses récits, le sentiment de ce qu'avait été l'apostolat catholique pour la Nouvelle-France naissante." Une grande institution, proclamait-il, se détache en plein relief sur le tableau de l'histoire du Canada, c'est l'Eglise de Rome. Plus encore que la puissance royale, elle a modelé le caractère et préparé les destinées de cette colonie. Elle a été sa nourrice et, pour tout dire, sa mère." Et ailleurs : "Paisibles, bénignes, et bienfaisantes furent les armes de la conquête française. La France cherchait à soumettre, non par le sabre, mais par la croix ; elle aspirait, non pas à écraser et à détruire les nations qu'elle envahissait, mais à les convertir, à les civiliser, et à les embrasser dans son sein comme des enfants." (Georges Goyau, *Les origines religieuses du Canada*, p. XVI).

LE PREMIER JESUITE MORT AU CANADA

Quel est le premier Jésuite mort au Canada ?

Le Père Vimont répond à cette question dans la *Relation* de 1642-1643 :

"Notre Seigneur, dit-il, a appelé à soi cette année le Père Charles Rimbault. C'est le premier de notre Compagnie qui soit mort en ces quartiers ici."

Le Père Rimbault décéda le 22 octobre 1642. Il fut enterré "près du corps de M. de Champlain, qui est dans un sépulcre particulier érigé exprès pour honorer la mémoire de ce signalé personnage qui a tant obligé la Nouvelle-France."

On lit quelque part dans les *Relations* que le Père Rimbault "avait un cœur plus grand que tout son corps, quoiqu'il fût d'une riche taille."

UNE PAGE DE CHATEAUBRIAND SUR LES MISSIONNAIRES JESUITES

Le Père de Charlevoix nous décrit ainsi un des missionnaires du Canada :

“Le Père Daniel était trop près de Québec pour n’y pas faire un tour avant de reprendre le chemin de sa mission.... Il arriva au port dans un canot, l’aviron à la main, accompagné de trois ou quatre Sauvages, les pieds nus, épuisé de forces, une chemise pourrie et une soutane toute déchirée sur son corps décharné ; mais avec un visage content et charmé de la vie qu’il menait, inspirant par son air et par ses discours l’envie d’aller partager avec lui des croix auxquelles le Seigneur attachait tant d’onction.”

Voilà de ces joies et de ces larmes telles que Jésus-Christ les a véritablement promises à ses élus.

Écoutons encore l’historien de la Nouvelle-France :

“Rien n’était plus apostolique que la vie qu’ils menaient (les missionnaires chez les Hurons). Tous leurs moments étaient comptés par quelque action héroïque, par des conversions ou par des souffrances qu’ils regardaient comme de vrais dédommagements, lorsque leurs travaux n’avaient pas produit tout le fruit dont ils s’étaient flattés. Depuis quatre heures du matin qu’ils se levaient, lorsqu’ils n’étaient pas en course, jusqu’à huit, ils demeuraient ordinairement renfermés ; c’était le temps de la prière, et le seul qu’ils eussent de libre pour leur exercice de piété. A huit heures, chacun allait où son devoir l’appelait ; les uns visitaient les malades, les autres suivaient dans les campagnes ceux qui travaillaient à cultiver la terre ; d’autres se transportaient dans les bourgades voisines, qui étaient destituées de pasteurs. Ces courses produisaient plusieurs bons effets ; car, en premier lieu, il ne mourait point ou il mourait bien peu d’enfants sans baptême ; des adultes même, qui avaient refusé de se faire instruire tandis qu’ils étaient en santé, se rendaient dès qu’ils étaient malades ; ils ne pouvaient tenir contre l’industrielle et constante charité de leurs médecins.”

Si l’on trouvait de pareilles descriptions dans le *Télémaque*, on se récrierait sur le goût simple et touchant de ces choses ! On louerait avec transport la fiction du poète, et l’on

est insensible à la vérité présentée avec les mêmes attraits.

Ce n'étaient là que les moindres travaux de ces hommes évangéliques : tantôt ils suivaient le Sauvage dans des chasses qui duraient plusieurs années, et pendant lesquelles ils se trouvaient obligés de manger jusqu'à leur vêtement ; tantôt ils étaient exposés aux caprices de ces Indiens, qui, comme des enfants, ne savent jamais résister à un mouvement de leur imagination ou de leurs désirs. Mais les missionnaires s'estimaient récompensés de leurs peines, s'ils avaient, durant leurs longues souffrances, acquis une âme à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé les pleurs d'un infortuné. Nous avons déjà vu que la patrie n'avait point de citoyens plus fidèles ; l'honneur d'être Français leur valut souvent la persécution et la mort : les Sauvages les reconnaissaient, pour être *de la chair blanche de Québec*, à l'intrépidité avec laquelle ils supportaient les plus affreux supplices.

Le ciel, touché de leurs vertus, accorda à plusieurs d'entre eux cette palme qu'ils avaient tant désirée, et qui les a fait monter au rang des apôtres (*Le génie du Christianisme*).

UN DICTON CANADIEN SUR LES JESUITES

Le savant suédois Peter Kalm qui visita la Nouvelle-France dans l'été de 1749 a laissé une relation de son voyage en Amérique qui a été traduite en allemand, en hollandais, en anglais et en français.

Kalm était un observateur très sagace. On trouve dans son livre une foule de petits détails intimes sur les mœurs et coutumes de nos ancêtres qu'on chercherait vainement ailleurs. Luthérien de religion, Kalm professait cependant un grand respect pour le catholicisme.

Le savant suédois cite en français dans son livre un proverbe qu'il prétend avoir recueilli dans la Nouvelle-France : "Pour faire un Récollet, il faut une hachette, pour un Prêtre un ciseau, mais pour un Jésuite il faut un pinceau." Si ce dicton a réellement circulé dans notre pays il était aussi flatteur que juste pour nos anciens missionnaires jésuites.

P.-G. R.

L'OPINION DE GARNEAU SUR LES MISSIONNAIRES JESUITES

Si nous voulions exposer en peu de mots les motifs qui ont amené les Européens en Amérique, nous dirions que les Espagnols y vinrent pour chercher de l'or, les Anglais, la liberté politique et religieuse, et les Français pour y répandre les lumières de l'Evangile. En effet, pendant longtemps la voix de la religion a couvert toutes les autres voix, en Canada et à Paris, quand il s'est agi du nouveau monde. Les Jésuites, qui excitaient dans les sociétés européennes les soupçons et la haine des peuples, lorsqu'ils prêchaient la soumission absolue des sujets au sceptre des rois, et la colère des rois, lorsqu'ils prêchaient la soumission des souverains à la tiare du pape, les Jésuites, disons-nous, remplissaient une tâche noble et sainte dans les forêts du nouveau monde en soutenant la lutte de l'esprit contre la matière, de la civilisation contre la barbarie.

De Québec, ils se répandirent parmi toutes les peuplades sauvages dispersées depuis la baie d'Hudson jusque dans la vallée du Mississipi. Un bréviaire suspendu au cou, une croix à la main, ils devançaient souvent les plus intrépides voyageurs. On leur doit la découverte de plusieurs vastes pays, avec lesquels ils formaient alliance au nom du Christ et par la vertu de la croix. Cet emblème religieux produisait sur l'esprit des Sauvages, au milieu des forêts sombres et silencieuses de l'Amérique, un effet triste et touchant, et désarmait ces hommes farouches mais sensibles aux sentiments profonds et vrais. C'est dans ces sensations, dit un auteur, que le missionnaire fondait l'attrait qui le faisait rechercher de l'homme des bois. Les doctrines douces qu'il enseignait contribuaient à resserrer les noeuds qui l'unissaient à ses néophytes, et à lui assurer les moyens de pénétrer, de cabane en cabane et de peuplade en peuplade, jusque dans les contrées les plus lointaines.

Ces missionnaires, avec lesquels se trouvaient quelques membres de l'ordre de Saint-François, n'étaient jamais plus grands que quand ils se servaient de leurs lumières pour éclairer les barbares dans toutes les parties du monde. Leur société fut établie, comme on le sait, au temps de la réforma-

tion, pour mettre un frein au désordre que cette révolution jetait dans les idées et dans les croyances, et pour aller prêcher l'Évangile aux infidèles. Ses règles ne permettent d'admettre que des hommes d'une grande énergie morale, attachés à la puissance absolue d'un seul, le pape, et dévoués au triomphe de la foi, dont ils deviennent spécialement les défenseurs contre l'hérésie et l'idolâtrie. C'est surtout cette obéissance absolue à un souverain étranger, au pontife romain, qui a fait abolir par la suite leur ordre dans la plupart des états catholiques. Livrés exclusivement à l'école, à la chaire et au confessionnel, quel ascendant ne pouvaient-ils pas espérer d'exercer sur l'esprit des peuples ? En peu de temps les Jésuites eurent les meilleures écoles de l'Europe. Isolés du monde, ils formèrent, au milieu de lui, une espèce de république intellectuelle, soumise à la discipline la plus sévère, et dont le mot d'ordre était porté par toute la terre. Leur influence s'étendit bientôt sur les savants comme sur les ignorants, sur les trônes les plus élevés comme sur les plus humbles chaumières. Puis, s'élançant hors de la civilisation, ils allèrent, dans leur héroïsme religieux, jusqu'aux extrémités du monde pour soumettre les infidèles à la foi, non pas, comme les croisés, par le fer et la flamme, mais comme le Christ et ses apôtres, par une éloquence persuasive, versée à flots au milieu des multitudes étonnées. Ils firent briller la croix depuis les rives du Japon jusqu'aux points les plus reculés de l'Amérique, depuis les glaces de l'Islande jusqu'aux îles de l'Océanie.

C'est ce dévouement héroïque et humble tout à la fois qui a étonné le philosophe et conquis l'admiration des protestants. C'est cette admiration qui a inspiré sur le Canada de si belles pages à Bancroft, l'habile historien des colonies anglaise (*Histoire du Canada*, vol. Ier, p. 239).

LA COTE DE LA CABANE DES PERES

A Lévis, une côte porte le nom de Côte de la Cabane des Pères. Quelle est l'origine de ce nom ?

Vers 1647, les Jésuites élevèrent sur le rivage, en face de Québec, l'humble logis qui devait porter pendant plus de deux siècles le nom de "Cabane des Pères."

L'ENTRAÎNEMENT DES MISSIONNAIRES JÉSUITES

Les Jésuites savaient admirablement façonner leurs sujets.

Celui qui était destiné à entrer dans la voie des missions y était préparé de longue main. Il devait envisager d'avance la somme de travail qu'il aurait à accomplir, et, le sacrifice accepté, la résolution prise, rien ne pouvait le faire reculer. Une discipline implacable l'avait façonné, et cette discipline le tenait sans cesse en alerte. Il faut lire les instructions que le Père Le Jeune avait préparé à l'usage des missionnaires de son ordre. C'est le moyen de saisir sur le vif un des secrets de la vigueur déployée par ces athlètes et de comprendre l'influence qu'ils savaient acquérir sur les nations au milieu desquelles ils étaient envoyés.

“Prévoyez tous les travaux, les peines, les périls qu'il faut encourir dans le voyage, écrivait le Père Le Jeune, afin de vous résoudre tout de suite à tous les accidents. Aimez bien les Sauvages. Ne vous faites jamais attendre pour embarquer dans le canot. Faites provision d'un fusil et d'un miroir ardent afin de faire du feu pour vos compagnons de route, pendant le jour, pour pétuner, et le soir, quand il faudra cabanner. Ces petits services leur gagnent le cœur.

“Efforcez-vous de manger leur sagamité, quelque sale et insipide qu'elle soit. Supportez tout. Ne refusez rien de ce qu'ils vous offrent de peur de leur déplaire. Efforcez-vous de manger dès le point du jour. Il faut être prompt à s'embarquer et à débarquer. Retrousses vos habits afin de ne point porter de l'eau ou du sable dans le canot. Allez nus-pieds et nu-jambes. Ne parlez pas trop le long du voyage. Ne les pressez pas d'interrogations sur la langue. Vous n'y apprendrez rien, et cela les importune. Le silence est un bon meuble en ce temps-là. Tâchez de vous montrer toujours joyeux. Chacun sera muni d'une demi-grosse d'alènes, de deux ou trois douzaines de petits couteaux, d'une centaine d'hains et de quelques rasades, afin de fêter les Sauvages. Efforcez-vous de porter quelque chose dans le portage. Si peu qu'on porte agréé fort aux Sauvages, ne fût qu'une chaudière. Il ne faut pas être cérémonieux avec eux. Qu'on

prenne garde de nuire à personne dans le canot avec son chapeau. Il faut plutôt prendre son bonnet de nuit. Ne commencez pas à ramer, si vous n'avez envie de ramer toujours. Les Sauvages retiendront de vous dans le pays la pensée qu'ils en auront eu durant le voyage. Si vous avez passé pour une personne fâcheuse et difficile, vous auriez après bien de la peine à ôter cette opinion. C'est une chose incroyable comme ils retiennent et remarquent le moindre défaut. Faites bon visage à tous. Votre philosophie et votre théologie, ils ne s'en soucient guère. Si vous pouviez aller nus, et porter des charges de cheval sur votre dos comme ils le font, vous seriez parmi eux un savant et reconnu comme un grand homme."

Voilà comment la Compagnie de Jésus façonnait ses missionnaires. Que l'on nous trouve dans les chancelleries une page de diplomatie aussi subtile, aussi minutieuse, aussi habile. (J.-Edmond Roy, *Voyage au pays de Tadoussac*, p. 124).

MISSIONNAIRES ET DECOUVREURS

"L'histoire des travaux des Jésuites, dit Bancroft, est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française ; il est établi qu'on ne pouvait doubler un cap ni découvrir une rivière que l'expédition n'eut un Jésuite à sa tête."

Est-il besoin de rappeler que les Pères Chaumonot et Brébeuf atteignirent le lac Érié en 1640 ; que le Père Drulottes remonta les rivières Chaudière et Kénébec la même année ; que le Père DeQuen se rendit au lac Saint-Jean en 1647 ; que le Père Allouez franchit le saut Sainte-Marie un peu plus tard ; que le Père Marquette accompagna Jolliet dans la découverte du Mississipi en 1673 ; que les Pères Mes-
saiger et Aulneau suivirent Varennes de la Vérendrye dans l'Ouest, etc, etc ?

CRUSADERS OF NEW-FRANCE

When Frenchmen began the work of founding a dominion in the New World, their own land was convulsed with religious troubles. Not only were the Huguenots breaking from the trammels of the old religion, but within the Catholic Church itself in France there were two great contending factions. One group strove for the preservation of the Gallican liberties, the special rights of the French King and the French bishops in the ecclesiastical government of the land, while the other claimed for the Pope a supremacy over all earthly rulers in matters of spiritual concern. It was not a difference on points of doctrine, for the Gallicans did not question the headship of the Papacy in things of the spirit. What they insisted upon was the circumscribed nature of the papal power in temporal matters within the realm of France, particularly with regard to the right of appointment to ecclesiastical positions with endowed revenues. Bishops, priests, and religious orders ranged themselves on one side or the other, for it was a conflict in which there could be no neutrality. As the royal authorities were heart and soul with the Gallicans, it was natural enough that priests of this group should gain the first religious foothold in the colony. The earliest priests brought to the colony were members of the Récollet Order. They came with Champlain in 1615, and made their headquarters in Quebec at the suggestion of the King's secretary. For ten years they labored in the colony, striving bravely to clear the way for a great missionary crusade.

But the day of the Récollets in New France was not long. In 1625 came the advance guard of another religious order, the militant Jesuits, bringing with them their traditions of unwavering loyalty to the Ultramontane cause. The work of the Récollets had, on the whole, been disappointing, for their numbers and their resources proved too small for effective progress. During ten years of devoted labor they had scarcely been able to make any impression upon the great wilderness of heathenism that lay on all sides. In view of the apparent futility of their efforts, the coming of the Jesuits—suggested, it may be, by Champlain—was probably not unwelcome to them. Richelieu, moreover, had now

brought his Ultramontane sympathies close to the seat of royal power, so that the King no longer was in a position to oppose the project. At any rate the Jesuits sailed for Canada, and their arrival forms a notable landmark in the history of the colony. Their dogged zeal and iron persistence carried them to points which missionaries of no other religious order would have reached. For the Jesuits were, above all things else, the harbingers of a militant faith. Their organization and their methods admirably fitted them to be the pioneers of the Cross in new lands. They were men of action, seeking to win their crown of glory and their reward through intense physical and spiritual exertions, not through long seasons of prayer and meditation in cloistered seclusion. Loyola, the founder of the Order, gave to the world the nucleus of a crusading host, disciplined as no army ever was. If the Jesuits could not achieve the spiritual conquest of the New World, it was certain that no others could. And this conquest they did achieve. The whole course of Catholic missionary effort throughout the Western Hemisphere was shaped by members of the Jesuit Order.

Only four of these priests came to Quebec in 1625. Although it was intended that others should follow at once, their number was not substantially increased until seven years later, when the troubles with England were brought to an end and the colony was once more securely in the hands of the French. Then the Jesuits came steadily, a few arriving with almost every ship, and either singly or together they were sent off to the Indian settlements—to the Hurons around the Georgian Bay, to the Algonquios north of the Ottawa, and to the Iroquois south of the Lakes. The physical vigor, the moral heroism, and the unquenchable religious zeal of these missionaries were qualities exemplified in a measure and to a degree which are beyond the power of any pen to describe. Historians of all creeds have tendered homage to their self-sacrifice and zeal, and never has work of human hand or spirit been more worthy of tribute. The Jesuit was a member of an efficient organization, skillfully guided by inspired leaders and carrying its extensive work of Christianization with machine-like thoroughness through the vastness of five continents. We are too apt to think only

of the individual missionary's glowing spirit and rugged faith, his picturesque strivings against great odds, and to regard him as a guerilla warrior against the hosts of darkness. Had he been this, and nothing more, his efforts must have been altogether in vain. The great services which the Jesuit missionary rendered in the New World, both to his country and to his creed, were due not less to the matchless organization of the Order to which he belonged than to qualities of courage, patience, and fortitude which he himself showed as a missionary (W.-B. Munro, *Crusaders of New-France*, p. 114).

HOMMAGE DE MGR DE LAVAL AUX JESUITES

Les Pères de la Compagnie de Jésus toujours prêts à entendre les confessions et à annoncer la parole divine, enseignent le catéchisme aux enfants et aux ignorants, et forment tout le monde à la piété en particulier comme en public. Ils visitent avec une égale attention les gens du peuple et ceux de la haute société, exercent les oeuvres de miséricorde et répandent partout de nombreuses aumônes. Connaissant la langue et les moeurs des indigènes, ils les aiment en Jésus-Christ et en sont tendrement aimés. Leurs revenus ne suffiraient pas aux larges aumônes qu'ils répandent, s'ils n'avaient d'abondants secours de la France. Ils ne reçoivent rien pour l'administration des sacrements. Ils me sont très soumis et se montrent toujours prêts à exécuter mes ordres. Ce sont des hommes de paix et de bon exemple. Il y en a qui ne les aiment pas suffisamment ; mais c'est par jalousie, ou parce que les Pères ne favorisent en aucune manière ceux qui ont trop d'attache aux biens temporels. Très versés dans la théologie et les belles lettres, appelés pour la plupart à jouer un rôle remarquable en France, ils se dévouent volontiers au salut des âmes. Il n'y a pas de nation si barbare ni si éloignée, où ils ne brûlent de porter leur zèle et leurs travaux apostoliques (Cet éloge, traduit du latin par l'abbé Auguste Gosselin, est tiré d'un mémoire envoyé à Rome par Mgr de Laval, et inséré dans le premier volume des *Mandements des évêques de Québec : Relatio missionis Canadensis, anno 1660, mense octobri ad sanctam sedem missa*).

LES PREJUGES CONTRE LES FILS DE LOYOLA

Les scènes de l'apostolat sont toujours délicieuses aux yeux de tout lecteur chrétien, et il n'est pas même un homme réfléchi ou ami des salutaires enseignements de l'histoire qui ne trouve, surtout dans la vie du missionnaire du Nouveau-Monde, des souvenirs du plus haut intérêt, et le spectacle des plus héroïques vertus.

Ses immenses travaux commandent le respect et l'admiration, et les écrits qu'il a tracés d'une main tremblante, dans son canot d'écorce ou sous les frimats glacés, revendiquent à bon droit, malgré la négligence et souvent même l'incorrection du style, malgré la longueur des détails, un rang distingué dans les archives historiques de l'Amérique.

Des esprits superficiels et aveugles ont pu pendant longtemps nourrir des préjugés ou des haines héréditaires contre les enfants de Loyola. Mais les hommes sincères et consciencieux qui les ont jugés à l'oeuvre, ont mieux apprécié l'héroïsme de leurs entreprises, et les prodigieux résultats de leur zèle. Ils n'ont pas hésité à les compter parmi les bienfaiteurs de l'humanité et les apôtres de la religion.

Nous ne sommes plus à l'époque, "où on ne rougissait pas, comme dit Châteaubriand, de préférer ou de feindre de préférer aux voyages des Dutertre et des Charlevoix, ceux du baron de Lahontan, ignorant et menteur. On rend aujourd'hui une tardive justice aux Jésuites. Mais aussi quels hommes que les Brébeuf, les Lallemant, les Jogues qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France !"

Tout était à faire sur ce sol sauvage quand ils y mirent le pied—le pays à connaître,—les hommes à civiliser,—la foi à établir. Ils ne faillirent pas à leur noble mission. Conquêteurs pacifiques de ces régions nouvelles, ils ne portaient pour arme que la croix, et n'avaient pour soutien que leur zèle avec la grâce de leur Dieu. Le plus souvent ils sillonnaient seuls, et dans tous les sens, des pays immenses, au milieu des privations, des dangers et des difficultés de toute nature. On peut presque partout les suivre à la trace de leur sang. Pour marquer les différentes étapes de cette marche toujours progressive de l'Évangile, ils plantaient l'étendard du salut ;

c'était le signe de leur conquête religieuse, et le premier jalon de la civilisation qui devait la suivre.

Les missions françaises s'étendirent depuis le golfe St-Laurent et les côtes de l'Acadie, jusqu'à l'embouchure même du Mississipi (R. P. Félix Martin, *Missions de la Nouvelle-France*).

LES "RELATIONS" DES JESUITES

On a, peu à peu, jugé insuffisante la réimpression des *Relations des Jésuites* (édition de 1858, en trois volumes). M. Thwaites, à la fin du dix-neuvième siècle, donnait de ces précieux documents une édition nouvelle, enrichie de pièces inédites et de notes érudites, joignant au texte français une traduction anglaise et comprenant soixante-treize volumes; M. Charles-W. Colby, annonçant dans l'*American Historical Review* cet événement historique, déclarait expressément qu'"écrire sur la vallée du Saint-Laurent ou sur la région de l'Ouest sans se servir des *Relations* équivaldrait à écrire l'histoire de l'Heptarchie anglaise sans se servir du texte de Bède."

M. John Finley, directeur de l'enseignement et président de l'université de New-York, recherchant, dans ses cours de Sorbonne, puis dans son livre : *Les Français au coeur de l'Amérique*, les empreintes qu'a laissées la France sur la civilisation d'Outre-Mer, rangeait les *Relations des Jésuites* "au nombre de nos plus précieuses chroniques sur l'Amérique", et rappelait, avec un accent d'admiration, que ces chroniques étaient "griffonnées par des hommes mal nourris, mal logés, sans cesse menacés, souvent maltraités, obsédés par les insectes lorsqu'ils ne l'étaient point par les Sauvages." Et M. John Finley s'accordait avec M. Thwaites pour observer : "Ce que ces Jésuites écrivaient dans de telles circonstances est simple et réel. On n'y trouve point de fleurs de rhétorique, à peine quelques signes de légitime fierté, aucun détail inutile au sujet des martyrs, et pas un mot qui puisse faire soupçonner qu'un seul des hommes de cette troupe loyale ait jamais reculé ou hésité" (Georges Goyau, *Les origines religieuses du Canada*, p. XVIII).

CE QUE C'EST QUE LE MARTYRE

Il y a toujours eu des martyrs, et il y en aura toujours. La force du martyre, qui est un don du Saint-Esprit, ne s'éteindra jamais ; elle a toujours brillé dans l'Eglise depuis l'exaltation de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix, le Roi des Martyrs ; toujours elle brillera jusqu'à la fin des siècles, comme la preuve la plus forte de l'origine céleste de la religion chrétienne.

Les martyrs du Canada sont de la même famille que ceux des trois premiers siècles de l'Eglise ; ce sont les pères de ceux qui arrosent et fécondent aujourd'hui de leurs sueurs et de leur sang la Chine, le Tonkin et la Cochinchine. Comment s'appellent-ils, ces glorieux combattants de la foi en Canada ? Ils ont noms Daniel, Brébeuf, Lalemant, Garnier, Jogues, Vignal, Le Maistre, Lambert, Closse, René Goupil, Eustache Ahatsiari, Lalande, Chabanel, etc.

Le martyre est un acte de vertu ; il rend fermes et inébranlables dans la défense de la vérité et de la justice, pour la cause de Jésus-Christ, contre les assauts, les violences des persécuteurs.

Le martyre est un acte de force, par lequel est maintenu le bien de la vérité et de la justice contre la violence des plus grands tourments.

Le martyre, par le motif qui l'inspire, l'amour de Dieu et du prochain, est l'acte de la plus haute perfection ; saint Augustin le préfère à la virginité, parce qu'il est le témoignage le plus fort que l'homme puisse donner de son amour pour Dieu et pour ses frères.

Quand un martyr meurt, ce n'est pas seulement pour lui qu'il souffre, c'est pour ses concitoyens. Sa mort est une garantie de la vérité qu'il prêche ; elle est la plus haute autorité qu'il puisse donner à sa parole. C'est une offrande volontaire donnée à Dieu ; c'est une expiation des péchés du peuple ; c'est un grand exemple à toutes les générations ; c'est un gage pour l'avenir. La voix du sang est la plus éloquente et la plus persuasive ; le sang des Martyrs parle hautement et prie pour le peuple.

Aussi l'Eglise Catholique est dans la joie, lorsqu'un de ses enfants se revêt, par amour pour Jésus-Christ, de la couronne des Martyrs, de la pourpre de son sang, elle considère,

comme sa victoire, la victoire qu'il remporte sur ses ennemis; elle se réjouit du sang versé : elle sait qu'il a la vertu de féconder, et qu'il ne coule jamais en vain.

L'Eglise du Canada a sa liste glorieuse de martyrs. plusieurs sont appelés à continuer dans les forêts de notre patrie le témoignage du Verbe de Dieu, envoyé pour instruire les hommes ; des ouvriers nombreux se présentent et répondent à l'honneur de cet appel ; ils partent avec joie, ils s'éloignent des rivages de France, ils disent un adieu éternel à leur belle patrie, ils se hâtent de faire entendre la parole de vie aux sauvages plongés dans les ténèbres de l'infidélité. Comme les apôtres, ils rendront témoignage, non seulement par la confession de leur bouche, mais encore et surtout par l'effusion de leur sang (Mgr Antoine Racine, *Les Ursulines de Québec*, vol. Ier, appendice.

M. O'CALLAGHAN ET LES "RELATIONS" DES JESUITES

C'est le docteur E.-B. O'Callaghan qui a révélé aux bibliophiles américains l'existence des *Relations* des Jésuites. L'opuscule qu'il a publié sur ce sujet a mis ces bouquins à la mode ; ce fut pendant longtemps une vraie chasse aux *Relations*.

Au cours de ses observations sur les *Relations* des Jésuites, M. O'Callaghan avait commis l'indiscrétion bien innocente de dire qu'un collectionneur de New-York, M. Gallatin, possédait un certain nombre de ces fameuses raretés ; et les bibliophiles de frapper à la porte de M. Gallatin, tant et si bien que celui-ci finit par s'impatienter. Le flot des visiteurs continuant, l'impatience se changea en colère contre O'Callaghan. Sur ces entrefaites, le savant bibliophile se présente chez le malheureux possesseur des *Relations*. On lui remet la carte du visiteur ; en y lisant le nom d'O'Callaghan, il part d'une rage blanche, descend à son bureau hors de lui, et, avant que le brave O'Callaghan ait le temps de lui adresser la parole, il l'accable de reproches. L'historien reste stupéfait et se retire en disant : "J'avais toujours entendu parler de votre politesse ; je viens d'en voir un bel échantillon." (A.-D. DeCelles, *l'Opinion Publique*, 1er février 1883).